

AVEC LA CRS 165 PENDANT LA GUERRE D'ALGERIE

MAI 1954 — 1961

(CRS 165 devenu n° 53)



Paul DESPAUX

PREFACE

C'est à la demande d'anciens policiers des C.R.S. (Compagnie Républicaine de Sécurité) et autres policiers qui ont participé activement à la "guerre d'Algérie" (1954- 1962) que ce modeste essai tente de leur remémorer leur vécu durant cette période bien troublée.

Ces policiers n'avaient jamais imaginé qu'un jour ils seraient transbordés, pour un temps, en Algérie et y accomplir diverses missions de sécurité. Le territoire du Maghreb était bien différent de celui de la Métropole. Ils ne connaissaient que superficiellement les habitants du cru (Pieds- Noirs, algériens, et autres), de même en ce qui concerne leurs mœurs, leurs dialectes, etc.

Au contact quotidien avec cette nouvelle population, petit à petit, des relations se créaient et même, sans s'en rendre compte leur vocabulaire algérien s'enrichissait ; ce qui leur permettait de mieux communiquer avec eux. Mais avec le temps qui passe, à présent ce vocabulaire s'affaiblit, d'où ils souhaitent, pour eux-mêmes et leurs familles une remémoration de la trame de leur expédition en Afrique du Nord. En discuter avec leurs amis, leur famille. De plus pour le même but ils désirent réapprendre la géographie du Maghreb.

Mon ami Paul Despaux, de très bonne culture, a eu la bonne idée d'ouvrir un journal dans lequel il notait tous les événements quotidiens des séjours professionnels en Algérie, pris sur le vif, pragmatiques, à l'état brut, objectifs, vrais, non alambiqués, comme le font la plupart des historiens (qui parfois n'ont pas vécu de près ou de loin les événements) lesquels apportent dans leurs narrations des faits, quelques digressions positives ou négatives, dans le but de plaire aux uns ou aux autres. Pour un même événement ils n'ont pas la même lecture.

Mon ami Paul Despaux aurait pu en faire autant, ayant de bonnes capacités en lettre pour être auteur de plusieurs poèmes, etc. qui sont publiés. Cela conforte la valeur de ses notes journalières.

Bien que je m'intéresse habituellement à tout ce qui se passe dans mon environnement, là je n'ai pas eu (à tort) l'idée d'ouvrir un journal relatif à mes séjours en terre Algérienne. Heureusement qu'il me reste en tête des faits qui peuvent compléter le travail de mon ami.

En ce qui nous concerne, au moment où nous devons effectuer notre service militaire (1948- 1949) nous avons rejoint le Maroc, lui servant dans les transmissions, moi- même étant versé dans les spahis marocains, unités fixées dans la ville de FEZ. Cela étant, nous étions déjà familiarisés avec les mœurs du Maghreb ; périodes de services militaires qui nous ont laissé de bons souvenirs.

Roger BUR

LA GUERRE D'ALGERIE.

LA 165 ème COMPAGNIE PART POUR L'ALGÉRIE C'EST LE PREMIER DÉPLACEMENT D'UNE CRS OUTRE-MER 52 JOURS, DU 30 MAI AU 20 JUILLET 1954.

Peu avant notre départ pour Paris, nous avons été rappelés au cantonnement. Ces rappels n'étaient pas rares dans les CRS. Comme je me trouvais de repos, une patrouille est venue me signifier la consigne n°1 au cantonnement qu'il faut rejoindre sur le champ.

Quand je suis arrivé devant le portail de la compagnie en même temps que deux autres fonctionnaires, le factionnaire nous a prévenus que nous devons décoller le lendemain pour l'Algérie! Nous tombions de l'armoire, car jamais auparavant les CRS n'étaient intervenus hors de nos frontières. Comprenant notre légitime surprise, le planton nous a conseillé de rentrer chez nous, pour aller chercher du linge et pour prévenir nos familles, ajoutant que si nous rentrions, il ne nous laisserait pas ressortir. Faisant comme il disait, nous avons repris le tramway pour notre domicile. Mon épouse n'en revenait pas ! L'Algérie... C'était inattendu. A dire vrai, j'étais partagé entre la joie de revoir l'Afrique et le regret sincère de quitter ma petite famille, Gaby et Marie-Hélène qui n'avait que deux mois.

Retournant à la compagnie, j'ai appris que je ne partirais pas le lendemain, car avec ceux qui avaient été sélectionnés pour le championnat de France d'athlétisme, nous devons nous rendre à Paris comme prévu, étant entendu que nous rejoindrions l'Algérie par la suite.

Lors du championnat de France, nous étions logés à la CRS de Versailles. Nous en avons évidemment profité pour visiter le château. Nous en avons aussi profité pour visiter la tour Eiffel bien sûr, le tombeau de Napoléon et quelques autres grands sites.

Les épreuves se déroulaient au stade Géo André. J'ai couru le 100m où j'ai été battu par un CRS de Lannemezan. Au 800m, j'ai couru la finale, mais ne suis pas monté sur le podium. Par contre, à la première épreuve du relais 4x3x2x1 qui est le 400m, j'ai eu la satisfaction de passer le témoin avant le champion de France du 800m qui était dans ma série. Les coureurs de la Police Parisienne étaient inabordables, car ils pratiquaient tous dans de grands clubs.

Il fallait rentrer et boucler sa cantine en vue du prochain départ pour cette Afrique du Nord si chère à mon cœur et plus spécialement de cette Algérie qu'en dépit des passés, nous portons en nous.

EMBARQUEMENT SUR LE SIDI OKBA POUR BÔNE, SUR LA CÔTE EST DE L'ALGÉRIE.



Le sidi Okba 1954.



De retour à Marseille le 3 juin 1954, nous avons été autorisés à rentrer chez nous une journée, avant d'embarquer sur le Sidi Okba pour Bône, d'où nous rejoindrions Tébessa où se trouvait notre compagnie.

Que se passait-il pour que le gouvernement nous envoie en Algérie où aucun trouble n'avait été signalé ?

En fait, ce fut au printemps 1954 que tout commença. Le Président du conseil était Joseph Laniel et le Président de la République, René Coty. Le sultan du Maroc avait été déposé et remplacé par un autre, Mohammed Ben Arafa. L'ex souverain chérifien avait été envoyé en exil à Madagascar.

En Algérie dans ce même temps, le feu couvait aussi. Les organisations nationalistes intriguaient et se préparaient à l'action. Un émissaire était même arrivé en métropole pour fédérer les musulmans de France et les préparer à l'action subversive. De cela, nous ne savions rien et pourtant, dans moins de cinq mois, l'insurrection éclaterait le 1er novembre 1954 dans le massif des Aurès.

Depuis 1945, l'Algérie vivait dans un calme relatif depuis les sévères répressions qui avaient maté les manifestations d'Alger et surtout de Sétif. Dans cette dernière ville surtout l'horreur avait atteint son paroxysme. Suite à une manifestation, s'était déclenché un abominable processus de répression. On tuait à vau l'eau. Le massacre dura huit jours ! La répression était conduite par le général Duval. Elle avait été impitoyable. Les européens se faisaient justice. Des douars entiers avaient disparus. On paria de 15 000 morts !

Les dix années qui suivirent furent calmes ! Le soudain réveil de la toussaint 1954, n'en serait que plus brutal. C'était dans ce contexte que nous sommes arrivés en Algérie pour la toute première fois, du moins en ce qui concernait les CRS.

Aux quatre coins de l'Algérie, le recrutement des fellaghas commençait !

Nous voguions vers un département français sur le point de s'enflammer et nul ne semblait en prendre conscience. L'insurrection qui allait suivre cinq mois plus tard, allait prendre tout le monde de court.

En nous envoyant là-bas, les autorités devaient bien pressentir qu'il allait se passer quelque chose.

Nous étions en vue des côtes. Bône semblait prendre ses aises au soleil du matin. Fascinante, la terre algérienne s'offrait à nous. Par sa beauté, sa clarté, sa réalité, elle flattait notre subconscient, alors que son odeur nous captivait. Il faisait déjà chaud le soleil plus

généreux que partout ailleurs, avait ici, la prétention d'occuper tout l'espace. Et puis, nous parvenait, comme une symphonie olfactive, tous les parfums de l'Afrique, ceux qui nous flattent, mais aussi ceux que nous restitue notre subconscient. On y retrouve l'odeur des algues marines, du sable chaud et du jasmin se mêlant harmonieusement à l'acidité des agrumes...

Quatrième ville d'Algérie, Bône (aujourd'hui Annaba), est une cité du bord de mer à l'ambiance méridionale. Au loin à l'ouest, sur une éminence, la Basilique Saint Augustin rappelle le Sacré Cœur de Montmartre.

Planté de ficus géants et de palmiers, le cours Bertagna avec ses nombreux kiosques, est en fait une longue avenue de quelque cinq cents mètres, aux massifs fleuris et aux terrasses accueillantes, où les citadins aiment à se retrouver et à déambuler dans la fraîcheur du soir.

Achetant une carte postale dans un kiosque, j'ai écrit à ma petite famille.

« Je viens d'arriver à Bône par le Sidi Okba. Tout va bien ! Des camions nous attendent pour rejoindre Tébessa dans le sud, sur la frontière tunisienne. Il fait très chaud. Il est midi et nous allons prendre notre repas à la caserne des gardes mobiles. Je te donnerai plus de détails. Embrasse Marie Hélène et fais lui beaucoup de bises. Je t'embrasse chérie. A bientôt ».

NOUS POURSUIVONS SUR TÉBESSA DANS LE SUD ALGÉRIEN !

Des camions nous attendaient effectivement sur le port, après le repas pris chez les mobiles à midi, nous avons visité la ville, puis nous sommes partis à 14 heures pour Tébessa via Souk Ahras (100 km), où nous sommes arrivés à 17 heures. Après le repas pris à la CRS 174, nous avons visité la ville. A notre retour, on nous a informés que nous devons rejoindre Tébessa immédiatement, sur ordre de notre commandant. Repartant à 21 heures, nous y sommes arrivés à 1h30.

Dans la matinée, nous avons visité la ville, avant d'être informés du départ de notre section pour les mines de phosphates du Kouif, tout près de la frontière tunisienne, où s'infiltraient de nombreux fellaghas et d'importantes quantités d'armes en provenance du pays voisin.

Tout le monde ayant perçu sa tenue kaki et son casque colonial, nous sommes allés percevoir les nôtres.

LE SUD ALGERIEN

Nous sommes cantonnés dans un fort désaffecté, une sorte de poste avancé aux portes du désert. Nous ne sommes plus très loin du grand erg occidental.

Il faisait une chaleur terrible. Impossible de trouver un peu de fraîcheur. Quand on sortait dans la cour en début d'après midi, c'était comme quand on ouvre la porte d'un four. La sieste était recommandée, mais il était impossible de la faire, soit en raison de la chaleur, soit parce que les mouches nous harcelaient. Quand on se couvrait d'un drap pour éviter qu'elles ne se posent en nombre sur notre visage, c'était la chaleur qui nous accablait. Dehors, se trouvait une tuyauterie avec une série de robinets où nous faisons notre toilette. Il était impossible de toucher l'eau tellement elle brûlait. Nous devons laisser couler deux à trois minutes. Les cuisiniers s'amusaient à faire cuire un œuf sur l'aile d'un camion au soleil. Il cuisait comme dans une poêle. Ne parlons pas des scorpions qui pullulaient. Par précaution, nous suspendons nos chaussures à la carcasse du lit.

Nous en trouvions quasiment sous chaque pierre, des jaunes les plus nombreux et des noirs.

Quand nous prenions nos repas, nous étions assaillis par des myriades de mouches qui se posaient sur nous, sur la table et jusque dans nos assiettes. Nous nous y sommes forcément habitués après un temps d'adaptation.

Dans le vieux fort qui nous servait de cantonnement, se trouvaient une dizaine de fosses rectangulaires d'une quarantaine de centimètres de profondeur, qui servaient disait-on à mater les militaires récalcitrants. On les y allongeait sur le dos pour des durées variables, afin qu'ils subissent les rigueurs de la canicule, insupportable en dépit de toiles les séparant du soleil.

A 13 heures le lendemain de notre arrivée, nous avons subi un violent orage avec de fortes précipitations.

Un âne découvert sur les lieux, fut adopté comme mascotte.

Divers attentats se sont produits dans la région. Des gendarmes ont été mitraillés. Un garde forestier a été abattu. La 4ème section partie le 5 mai en direction de Négrine dans le Sahara n'est encore pas rentrée alors qu'elle était attendue la veille.

Nous avons perçu un surcroît de munitions à toutes fins utiles.

UNE PATROUILLE DE GENDARMES A ÉTÉ ATTAQUÉE. UN BLESSÉ

Un jour vers 13 heures, alors que nous venions de rentrer de patrouille, un half-track de la gendarmerie et une jeep, ont fait irruption dans notre cantonnement. Ils venaient d'être attaqués dans une gorge où nous venions de passer peu de temps avant eux, lors d'une patrouille effectuée dans la matinée. La jeep avait un impact au milieu du pare brise et le véhicule blindé plusieurs sur la carrosserie. Un gendarme avait été blessé. Du sang était répandu sur le siège. Les fellaghas devaient être forcément là quand nous sommes passés. Il ne pouvait en être autrement. Nous avons toujours pensé qu'ils ne nous cherchaient pas spécialement.

NOTRE SECTION PART POUR LES MINES DE PHOSPHATE DU KOUIF, SUR LA FRONTIÈRE TUNISIENNE.

A 16 heures, notre section a fait route pour les mines de phosphate du Kouif. Nous y sommes arrivés à 17h30. Sur place, nous avons appris que la 4ème section était de retour de Négrine. Les véhicules s'étaient enlisés dans les sables.

Nous étions hébergés dans des villas de la compagnie minière (quatre par chambre). Nous avons pris un repas froid.

J'ai été désigné de garde le premier soir de 22 à 24 h et de 4 à 6h.

Nous prenions nos repas à l'hôtel du Kouif où le service et la nourriture étaient impeccables. Nous avons effectué une première patrouille jusqu'à la poudrière. Encore un orage.

Le soir, nous avons été nous promener dans le petit village qui ne comprend que des villas neuves. Le 8 juin patrouille en direction nord-ouest vers la frontière tunisienne, que nous avons franchie sans même nous en rendre compte. Le service alterne entre les gardes statiques et les patrouilles jusqu'à la poudrière et en direction de la frontière qui allait être électrifiée plus tard en devenant « la ligne Maurice ». Les fellaghas s'infiltraient par là et de grandes quantités d'armes transitaient, pour être distribuées aux wilayas, en prévision du soulèvement qui allait se produire. Le 9 juin à 15h30, j'ai patrouillé en direction de Bekkaria, Tébessa et retour à 18h30.

Le 11 au soir, un danseur noir est venu se produire devant les villas. Nous lui avons donné la pièce. Quand nous sommes de repos, nous lavons notre linge ou écrivons. Nous pouvons également aller nous baigner à la piscine.

Le 12 encore un violent orage. Nous sommes allés au cinéma le soir, voir jouer « Les musiciens du ciel ».

Le dimanche 13, visite du marché et messe à 11 heures à ND du Kouif.

En patrouille, j'ai trouvé une petite tortue que je m'efforce de conserver. J'ai aussi cueilli des œilletons sauvages pour Gaby.

Le 14 juin, patrouille en camion avec les gendarmes de Tébessa et leur chienne berger Allemand « Bella ». Nous interpellons un suspect qui s'était délesté de quelque chose en nous apercevant. C'était une cartouche de 7,65. Il a été interrogé. Il nous a conduits ensuite à des grottes qu'il avait signalées aux gendarmes comme pouvant servir de refuge aux fellaghas. Elles étaient trop nombreuses pour pouvoir être explorées avec efficacité. L'individu a été relâché au Kouif.

**ALERTE ! LES FELLAGHAS ONT ASSASSINÉ UN DOUANIER.
NON LOIN DE
L'ENDROIT OÙ NOUS ÉTIONS LA VEILLE.**

Le 15 juin, alerte ! Les fellaghas ont abattu un douanier indigène, à l'endroit où nous trouvions précisément la veille. C'est son fils qui est venu le signaler. D'après ses dires ils étaient une quarantaine. Ils lui auraient dit de laisser son père sur place et d'aller demander aux français de venir le ramasser eux-mêmes, ajoutant qu'ils attendraient.

A 13 heures notre section est partie sur le lieu du crime, avec un renfort de gardes mobiles et trois gendarmes avec leur chienne Bella. Nous avons bouclé la zone. Les fellaghas n'avaient évidemment pas attendu. Nous avons aperçu d'autres grottes que nous n'avons pas explorées, faute d'effectifs.

L'ami Roger Bur qui était au PC radio, me disait quand nous étions à Tébessa, qu'il captait des informations indiquant que le FLN armait des hommes dans les villages. Il semblait que quelque chose se préparait. Informées, les autorités ne semblaient pas réagir. Nous l'ignorions, mais nous n'étions plus qu'à 4 mois à peine de l'insurrection qui allait déboucher sur la guerre d'Algérie.

PATROUILLE DANS LE GRAND SUD ! RENCONTRE AVEC UNE CARAVANE.

Le 16 juin, grande patrouille dans le sud jusqu'à Bir El Ater aux portes du désert avec notre section sous les ordres du chef Bernard. La région est désolée. C'est un mélange de reg et d'erg, c'est-à-dire de sol aride et sec et des premières dunes de sable. N'apercevant rien ni personne, nous avons abandonné les camions dans un oued sous la garde des chauffeurs et nous nous sommes aventurés à pied sur les pistes. Au retour, alors que nous parvenions au sommet d'une dune et que nous scrutions les environs, nous sommes tombés sur une caravane de nomades qui faisait justement une halte dans une dépression de terrain. Quand nous nous sommes manifestés, ils ont pris peur et ce fut le branle-bas dans leurs rangs. Les dromadaires déblatéraient bruyamment pour manifester leur mécontentement d'avoir à se relever. Jugeant que nos intentions étaient pacifiques, ils se détendirent et prirent leur mal en patience. C'était une véritable caravane comme on peut en voir dans tous les déserts. Toute la smalah suivait, femmes et enfants, vieillards, troupeau de chèvre...

S'enhardissant, ils se sont rapprochés. L'un d'entre eux qui portait un mauvais pansement à l'avant bras, nous a fait comprendre que sa blessure ne guérissait pas. Comme j'étais chargé de la pharmacie de section, j'ai ôté son pansement qui recouvrait du crottin de chameau. Nettoyant sa plaie qui n'avait pas belle apparence avec de l'alcool, je la lui badigeonnais de mercurochrome, et la lui recouvrais d'un pansement aseptisé maintenu par une bande Velpeau. Fier comme Artaban, il l'exhibait autour de lui, comme s'il s'était agi d'un trophée.

Aussitôt après, quelques femmes nous emmenèrent des bébés présentant une affection aux yeux. N'ayant ni collyre ni rien d'autre pouvant les soulager, nous leur avons fait comprendre qu'ils devaient les conduire dans un dispensaire militaire.

Après avoir vérifié le chargement des dromadaires, nous les avons laissés s'installer pour la nuit.

Le lendemain avec notre section, et les gendarmes emmenant avec eux leur chienne Bella, nous avons été effectuer un ratissage le long de la frontière et avons exploré les grottes aperçues la veille. Aucune trace de fellaghas. Le soir nous sommes allés au cinéma voir jouer "La rue".

RELEVÉS PAR. LA 2ème SECTION, NOUS RENTRONS À TÉBESSA



Le 18 juin, relevés par la 2ème section, nous avons rejoint la compagnie à Tébessa. Après le repas, nous sommes allés nous promener en ville. Chaque soir, de la tombée de la nuit, jusqu'à 21 heures, les citadins se promènent en va-et-vient le long du cours Carnot, allant du bout de l'avenue, jusqu'au kiosque à musique. On se croisait ainsi à plusieurs reprises. La température était clémente et les gens déambulaient en bavardant. Les jeunes riaient ou chahutaient, tandis que s'ébauchaient de furtives idylles. On appréciait ces déambulations traditionnelles dans la fraîcheur du soir.

Le lendemain, à 6 heures je suis parti en patrouille jusqu'à Clairefontaine, où nous avons pris contact avec un élément de la CRS 174 de Marseille, basée à Souk Ahras. Nous en avons profité pour visiter le village.

Faire la sieste avec les mouches devient un véritable supplice. Le soir cinéma « Cet homme est dangereux ». Le 21 je suis sorti en ville, pour acheter une broche arabe à Gaby, pour notre anniversaire de mariage.

Température 49°C !

NOUVELLE GRANDE PATROUILLE DANS LE GRAND SUD, JUSQU'AU FORT D'EL GEM HUM ALI.

Le 22 grande patrouille dans le sud, une région désolée et absolument désertique. Nous avons rejoint un élément de la gendarmerie mobile, au fort d'El Gem Oum Ali, proche de Bir El Ater. Prises de photos devant le fort et les blindés, ainsi que devant le point d'eau. Au

retour, nous avons croisé quelques groupes de nomades. La chaleur nous accablait ! Nous avons subi un orage en soirée.

Au retour, nous ne manquions pas d'aller faire notre promenade le long de l'avenue Carnot. Cela nous détendait.

Le 26 j'ai disputé un match de volley entre la CRS 165 et la police de Tébessa. Nous avons gagné par trois sets à un.

ALERTE ABSOLUE ! ATTAQUE D'UNE PATROUILLE DE GENDARMES SUR LA ROUTE DE BIR EL ATER !

Le soir de cette journée, nous avons été mis en alerte absolue ! Des gendarmes qui revenaient de Bir El Ater où nous nous trouvions quatre jours plus tôt, ont été attaqués par des fellaghas qui ont ouvert le feu sur leur Dodge et ses trois occupants. La région étant encaissée, ils tiraient des blockhaus, qui se trouvaient à flanc de montagne. Chaque virage était dominé par l'un de ces ouvrages datant de la dernière guerre. Une balle avait traversé le pare-brise, manquant de fort peu le conducteur. Les roues avant et arrière étaient percées. L'un des trois gendarmes avait été atteint de trois chevrotines à la jambe et d'une balle au bras. Bien que les pneus soient crevés, ils ont continué de rouler sur environ un kilomètre, Les fellagas tiraient toujours. Remontant alors dans leur Dodge, ils ont encore roulé sur un kilomètre. Par chance, ils ont arrêté un taxi qui arrivait de Tébessa et lui ont confié le blessé, tandis que les-fellagas revenaient à l'attaque. S'éloignant du véhicule, les deux gendarmes qui restaient, ont alors répliqué au fusil mitrailleur, ce qui les obligea à décrocher.

Je suis parti avec ma section sur le lieu de l'attaque, suivi par le véhicule de dépannage de la compagnie. Changeant rapidement les roues, les mécaniciens ont remorqué le Dodge jusqu'à notre cantonnement. Il était criblé de balles et les coussins ensanglantés.

Le lendemain matin à 3 heures, la compagnie est partie pour aller boucler le lieu de l'attaque, que les gendarmes allaient ratisser. Etant de garde au cantonnement je n'y suis pas allé. Ils ont pu situer les emplacements de tir des rebelles, avec les douilles restées sur place.

A leur retour, nous avons été faire une virée à la kermesse.

Le 28 juin je suis parti en patrouille sur le lieu de l'attaque. La région était sinistre. Les blockhaus sur le flanc des montagnes, constituaient une menace terrible. Ignorant s'ils étaient ou non occupés, nous descendions des camions à l'amorce de chaque virage et laissions filer le véhicule qui nous attendait un peu plus bas. Nous marchions ensuite vers lui, l'arme à la main et espacés en file indienne, prêts à nous abriter et à répliquer. Nous ne quittions pas des yeux l'ouverture noire de chaque blockhaus qui semblait nous fixer comme un œil de cyclope.

Ce n'est pas encore la guerre d'Algérie, mais ces incidents sporadiques en étaient le prélude. Ils préfiguraient des événements beaucoup plus graves qui allaient d'ailleurs survenir quatre mois plus tard dans les Aurès, mais aussi dans toute l'Algérie. Les groupes armés et les unités combattantes du FLN se constituaient partout. Elles étaient autour de nous, dans les mechtas, dans les villes et les villages.

INCURSION À NÉGRINE DANS LE GRAND SUD.

Le 29 juin, nous sommes partis à 2h du matin pour Négrine, aux portes du désert à 149 km. Nous sommes dans les dunes. L'agglomération suivante est El Oued à 164 km au-delà, au milieu des sables. Quelle merveilleuse patrouille ! Pour moi, c'était le rêve ! Après avoir traversé le reg aride et sec, nous sommes arrivés dans l'immense grand erg occidental où les dunes se succédaient jusqu'en Afrique noire. Sur place, nous avons effectué un large ratissage autour d'un puits de pétrole et après nous être attardés dans ce fascinant paysage de silence et de mystère, nous avons fait demi-tour pour rejoindre Tébessa en suivant quelques pistes

chamelières avant de retrouver la route. Il faisait une chaleur torride ! Nous sommes arrivés à Tébessa un peu avant midi. Dix heures de patrouille ! Avec deux autres copains, nous avons payé l'apéro, à l'occasion de la St Pierre et St Paul !



Casernement de Tébessa.

Nous effectuons presque chaque jour, quelques patrouilles jusqu'à El Méridj.

A Tébessa, se trouve un riche ensemble archéologique que nous avons visité. Autour de la ville courent des remparts construits au VIème siècle. Ils comportent treize tours. Parmi elles, un arc de triomphe majestueux appelé porte de Caracalla. Il s'y trouve aussi un amphithéâtre bien conservé et un ensemble de basiliques.

J'ai acheté une seconde broche pour Gaby.

Match de volley contre la police locale qui nous a battu 2 sets à 1.

Le 7 juillet grande patrouille dans le secteur d'El Méridj. Je suis exploitant radio SCR 610, à bord du premier camion. La section effectue un ratissage du secteur. Un hélicoptère avec notre commandant à son bord dirigeait la manœuvre. J'étais en contact avec lui. Un peu plus tard, il a atterri et nous a rejoint.

LA COMPAGNIE EST MISE AU VERT À PHILIPPEVILLE, AVANT SON RETOUR EN FRANCE !

Le soir, on nous a informés que nous allions partir pour Philippeville sur la côte méditerranéenne. On nous y envoyait « au vert », afin que nous puissions récupérer de notre séjour dans le grand sud et nous refaire une bonne santé morale et physique, avant de regagner Marseille. Nous en avons profité pour effectuer nos ultimes achats à Tébessa. Réveil à 2H30 et départ à 3H. Il faisait très frais et nous supportions une couverture sur les épaules. A huit heures, nous avons fait un arrêt à Constantine pour le petit déjeuner.

Quelle ville étonnante que Constantine ! Elle est bâtie sur un immense rocher en bordure des gorges du Rhumel, qui coupe la ville en deux. Des ponts vertigineux enjambent de véritables précipices. C'est à la fois pittoresque et unique. Je n'ai plus jamais vu une ville d'une telle originalité. Je devais y revenir quelques mois plus tard, lors d'un autre déplacement en Algérie.

SÉJOUR DE DÉTENTE À PHILIPPEVILLE

Il est 11h30 quand nous arrivons à Philippeville. Nous sommes cantonnés dans un théâtre. Avec la 1ère section, nous occupons le balcon. Le 9 juillet revue d'armes puis repos et sorties en ville.

Philippeville aujourd'hui Annaba, est à bien des égards agréable et à tout le moins plus belle que Bône. L'avenue principale qui traverse la ville basse, donne directement sur le port. Elle est bordée de magasins modernes et magnifiques. Les plages sont par contre assez éloignées du centre urbain.

Dans l'après midi nous avons été nous baigner à celle de Stora, distante de trois kilomètres. Une belle plage de sable blond où les citadins viennent nombreux.

Au retour, nous nous sommes arrêtés dans un magasin tenu par un mozabite. J'y ai acheté un service à café en laiton ouvragé. Le soir cinéma « Les trois corsaires ».

Le lendemain plage à Stora. Comme les copains me poursuivaient pour me jeter à l'eau, j'ai tenté de leur échapper en franchissant une petite murette, mais le pied n'accrochant pas sur le sable, j'ai heurté le sommet du mur avec un genou et me suis blessé. Je ne pouvais plus plier la jambe. On nous a informés que nous devions embarquer pour Marseille, le 20 juillet 1954 sur le Sidi Okba.

Nous sommes partis à la plage Jeanne d'Arc où je n'ai hélas pu me baigner.

Je suis allé chez le docteur Godard médecin de la police, qui est un spécialiste de l'acupuncture. Il m'a placé quelques aiguilles d'or au mollet et à la cheville et les y a laissées quelques minutes. En sortant de chez lui, je marchais mieux et parvenais à plier raisonnablement le genou. Le temps était splendide.

Le 14 juillet, nous avons été défilé à Gemmape avec la compagnie.

Le 16 juillet, nous avons rendu l'uniforme kaki et avons préparé nos cantines en vue du départ.

EMBARQUEMENT POUR MARSEILLE À BORD DU SIDI OUA

Le 20 juillet enfin, les passerelles ont été enlevées et le Sidi Okba a quitté lentement le port. Au large, la mer était moyennement agitée, mais suffisamment, pour m'occasionner le mal de mer. Comme ça ne passait pas, un copain m'a apporté un matelas, sur lequel je me suis allongé jusqu'au matin. Durant la nuit, nous avons navigué au milieu d'un brouillard épais qui contraignait le poste de vigie à user de la corne de brume à intervalles réguliers. Nous avons croisé quelques bâtiments à peine visibles.

A 9 h nous étions en vue de la côte et un peu plus tard, nous distinguons la Bonne Mère. Marseille

En approchant du poste à quai à la Joliette, nous avons aperçu beaucoup de femmes qui attendaient le navire. Et puis, pour moi qui n'étais attendu par personne, ce fut la surprise, quand je découvris que Gaby était parmi elles. En un instant, tous mes soucis s'envolaient.

De retour en permission dans les Pyrénées, au plein temps de la moisson, j'ai revu Marie-Hélène qui avait quatre mois et qui ne me reconnaissant pas, refusait que je la prenne dans mes bras. Cela ne dura pas longtemps. C'était une adorable petite fille.

Après l'hôtel Longchamp, nous avons habité à Aubagne à quelques kilomètres de Marseille. Compte tenu des contraintes de transport en commun, je partais en tramway alors qu'il faisait toujours nuit et revenais le soir, après 20 heures.

Avec un copain Brunet, nous avons trouvé à nous loger dans une villa du Merlan, dans la banlieue de Marseille. Plus proches de la compagnie, notre vie s'en trouva améliorée.

Je renonce à ma mutation pour la 175ème CRS de Lannemezan.

Ayant fait une demande de mutation pour la CRS de Lannemezan lors de mon arrivée à la compagnie; j'ai été avisé peu après mon retour d'Algérie qu'elle était acceptée. Ne souhaitant plus quitter Marseille où je me trouvais bien et où Gaby s'y plaisait aussi, les copains m'ont incité à aller le dire au commandant qui sortait précisément du mess avec le colonel Fonty et les officiers.

Comprenant que souhaitais lui parler, il s'est écarté des autres et je lui ai alors dit que je ne voulais plus partir.

- « Alors, tu ne sais pas ce que tu veux toi » ! m'a-t-il dit avec un sourire rentré. Au fond, il était content de me garder.

- « Merci commandant » ! L'affaire était entendue et j'allais donc durant quelques années encore, écumer les pistes des stades et hanter les sentiers de cross, pour défendre les couleurs de la 165 et celles du 9ème Groupement. Je partais en fait, pour une décennie.

Le 1er novembre 1954 au matin, jour de la toussaint, l'insurrection algérienne éclatait !

Partout, dans toutes les villes et plus précisément dans les Aurès, le peuple algérien s'est soulevé. A Alger à une heure du matin, des bombes ont explosées en des points très ciblés de la capitale. Les communications, les centraux téléphoniques et autres centres névralgiques ont été détruits. Ailleurs, des casernes avaient été attaquées avec beaucoup d'audace. Les renseignements qui convergeaient à Alger, faisaient état d'évènements sur tous les points du territoire. Il y eut aussi des morts, mais la réalité mit un certain temps à s'affirmer. Nous avions bien senti que quelque chose de grave se tramait, quand nous étions à Tébessa. Cela expliquait d'ailleurs qu'on nous ait envoyé là-bas avant même que l'insurrection n'éclate. Nous réalisions aussi, que plus rien ne serait désormais comme avant.

SECOND DÉPLACEMENT EN ALGÉRIE. DESTINATION CONSTANTINE ! DU 14 JANVIER 1955 AU 20 AVRIL 1955, SOIT 96 JOURS ! DONT 83 JOURS À GUELMA !

Six mois après être rentrés d'Algérie et deux mois et demi après le déclenchement l'insurrection. La compagnie était une nouvelle fois désignée pour effectuer un nouveau déplacement de trois mois à Constantine.

Nous avons embarqué pour Philippeville aujourd'hui Skikda), le 14 janvier 1955 sur le paquebot Sidi Okba.



Ce bateau comme le sidi Féruch assurait les lignes de Marseille au Maghreb.

A noter que le sidi Okba, frère jumeau du Sidi Féruch, était un moutonnier. Sa qualité première n'était pas la "stabilité", aux moindres signes de houle et en un clin d'œil il mettait à bas une Compagnie de CRS et laissait, en la circonstance, un souvenir impérissable à ses voyageurs.

Embarquement avec l'ami Roger Bur à bord du Sidi Okba en 1955

A notre arrivée, nous avons été dirigés vers Constantine à 91 Km de là. Nous sommes passés par El Hédaiç, Ramdane Djemet, Slah Bouchaour, El-Artouch, Zighout Youcef, Les Deux-Ponts, Mourad Diddouchex et Hamma-Bouziane.

Nous avons été dirigés vers le stade Turpin où nous allions être cantonnés.

Nous avons déjà vu Constantine lors de notre premier déplacement à Tébessa, en ne faisant qu'y passer. La ville nous est apparue cette fois, dans son extraordinaire originalité.

LA VILLE DE CONSTANTINE

Edifiée sur un plateau rocheux creusé par des rivières dont le tumultueux Rhumel, Constantine bénéficie d'une situation à nulle autre pareille. Une gorge de 1,8 Km, profonde de quelque 120 mètres partage la ville en deux. Des ponts jetés sur ce précipice, permettent de circuler d'une falaise à l'autre.

On ne saurait rester indifférent à cette ville fantastique, où l'on peut regarder les aigles voler de dos. Guy de Maupassant comparait les gorges du Rhumel, « à un abîme rouge, comme si les flammes de l'enfer l'avaient brûlé ». Du haut des ponts et surtout ceux qui sont suspendus, on peut en éprouver la profondeur et se sentir physiquement aspiré par le vide. On franchit la gorge, par les ponts du Diable, Sidi Rachel, la Passerelle Perréguaux, El Kantara, la Corniche, Sidi M'Cid, l'Arche naturelle et le Pont des chutes. Du pont suspendu de Sidi M'Cid, à 175 m au-dessus du Rhumel, la vue est fantastique sur les gorges, la ville et la vallée du Hamma.

Au sud de Constantine, se trouve la région des Aurès où éclata la rébellion algérienne, le 11 novembre 1954, soit deux mois à peine avant le début de ce séjour.

Les activités artisanales de Constantine, sont la broderie sur velours, la dinanderie, la chaudronnerie, la sculpture sur bois et la poterie.

NOUS CANTONNONS AU STADE TURPIN.

Au stade Turpin, notre 1^o section cantonnait sous la tribune principale. C'est là que nous avons installé nos quartiers, c'est-à-dire déployé notre lit Picot et placé notre cantine au-dessous. Nous étions là en réserve générale. Nous prenions la garde et avions un tour de service qui nous permettait de sortir en ville tous les quatre jours. Nous en avons profité pour nous photographier sur ou à proximité des ponts surplombant de vertigineux précipices.

Par le fait que nous nous trouvions dans un stade, nous en profitions pour nous entraîner autour de la piste, en vue des championnats à venir. Nous assistions aux matchs de foot, opposant des équipes algériennes, jusqu'à deux par jour certaines fois.

Je ne suis hélas pas resté plus de 15 jours à Constantine, car, compte tenu que j'étais radio dans l'armée, on me versait dans ce même service de la compagnie, lors des déplacements, ce qui m'irritait prodigieusement. J'avais horreur de quitter ma section où je me plaisais à effectuer avec mes vrais chefs et mes bons copains d'unité, les patrouilles et autres services de voie publique autrement plus motivants. J'ai fini par quitter le service radio plusieurs mois plus tard à l'issue de la guerre d'Algérie.

Heureusement que j'y retrouvais Roger Bur avec lequel je m'entendais très bien par tempérament et aussi par le fait que ni lui ni moi n'étions des piliers de bar ou de boîtes de nuit. Roger Bur était un pince sans rire. Il aimait faire des farces, sans en avoir l'air et partant de cela, nul n'était enclin à le soupçonner. Nous parlions beaucoup et échangeions bien des idées. Comme moi, il avait l'ambition de progresser dans la police et comme moi aussi, il n'a cessé de se cultiver, en lisant et en écrivant. Il fit une carrière identique à la mienne, à la différence qu'elle s'effectua pour lui dans le corps en civil, tandis que je privilégiais le corps en tenue. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue et il est même venu nous rendre visite en Nouvelle-Calédonie une cinquantaine d'années plus tard avec Simone son épouse.



Constantine le 29 janvier 1955, Gorges du Rhumel (Brunet - Boussuges - Bouquet)

La compagnie a effectué une vaste opération combinée, armée, gendarmerie, police dans les Aurès du côté de Palestro et autour du fort Mirabeau. Elle était montée en vue d'appréhender Amrouche, un chef historique de la rébellion. Etait-ce voulu comme certains le prétendirent, mais toujours est-il qu'Amrouche passa entre les mailles du filet, en ne laissant derrière lui que des comparses sans envergure. Ce fut une terrible journée de crapahutage, où des éléments s'égarèrent dans la nature.

DÉTACHEMENT À GUELMA AU SERVICE RADIO DE LA COMPAGNIE

Je suis parti avec le service radio le 29 janvier 1955 pour la ville de Guelma, afin d'aller renforcer la CRS 134 de Poitiers en déplacement là-bas. Nous nous y sommes rendus par la route, 106 km, en passant par El Krou, Ain Abid et Ain Amara.

Guelma se situe à 300m d'altitude, sur les pentes d'une colline. La ville borde la route conduisant de Constantine à Bône (aujourd'hui Annaba).

De son passé romain prospère, la ville a gardé de nombreux vestiges, dont un théâtre quasiment intact. Les statues d'Esculape et de Neptune y sont impressionnantes.

A une quinzaine de kilomètres au nord de la ville qui était la patrie du colonel Houari Boumediene, qui devait prendre plus tard le pouvoir après Ben Bella au lendemain de l'indépendance, on découvrait le site d'Héliopolis, planté d'innombrables oliviers et orangers bénéficiant d'un climat idéal. Juste à côté, à Hammam Berda, se trouvait une piscine circulaire datant de l'époque romaine. Nous allions souvent nous y baigner. C'était une piscine d'eau chaude qui sourdait du fond, en faisant d'innombrables bulles. Nous y venions aussi souvent que possible.

A 15 km à l'ouest, des sources d'eau jaillissent de la terre à une température de 90°C, l'une des plus élevées de la planète. La nature a créé un paysage surréaliste et dramatique. On peut y voir des sortes de tumulus gris où coulent des ruisseaux dans des dépressions de calcaire d'un blanc immaculé. Cette eau, alimente une grande cascade qui tombe d'une vingtaine de mètres de hauteur, sur une largeur de 40m. Là aussi, le calcaire et l'érosion ont sculptées d'étranges formes, mises en valeur par la vapeur d'eau presque bouillante. Cela forme un immense dôme d'une époustouflante beauté, avec ses variantes de couleurs, allant du blanc intense à l'orange vif, en passant par des nuances de gris.

A Guelma, nous étions cantonnés tout à proximité du théâtre romain parfaitement conservé. Sur l'esplanade près du service radio se tenait un marché hebdomadaire haut en couleurs.

Nous ne résidions pas très loin du centre ville et de l'église de style roman, surmontée d'une sorte de donjon en guise de clocher.

Notre mission consistait à effectuer une écoute radio par vacations toutes les heures, pour le cas où les patrouilles de la CRS 134 de Poitiers signaleraient un quelconque évènement.

Nous étions quatre opérateurs, le brigadier Boris chef de service, Viala, Bur, Lopez et moi, plus un téléélectricien Wegmuller, détaché d'une compagnie de Lyon.

Parfois, pour se faire plaisir, nous nous branchions sur le coup de midi avec le groupement de Marseille, au moyen du SCR 193, pour leur souhaiter le bonjour. Ils nous recevaient 5/5. Mis à part nos vacations, nous étions libres.

On voyait passer près de notre cantonnement, une jeune fille vêtue du haïk noir et le bas du visage dissimilé par un voile blanc bordé de dentelle. Traditionnellement blanc à Alger, le haïk était de couleur noire à Guelma. Elle passait à marche rapide en baissant la tête. Une ombre... Un mystère...

Un gardien de la 134 tomba éperdument amoureux d'elle et fit même sa connaissance, bien que ce lui fût difficile, par rapport aux autres et au voisinage. Je ne sais s'ils ont continué à se voir.

Parfois en nous promenant nous en croisons. Quand nous les interpellions, elles n'étaient pas farouches et se montraient plus ouvertes que les hommes. On conversait, sans qu'elles n'écartent si peu que ce fut leur voile. Ne restaient alors que leurs yeux, d'une fascinante beauté. Elles étaient vêtues à l'européenne sous le haïk et portaient en général des chaussures à talon haut. N'ayant pas grand-chose à faire, nous allions parfois dans un bar de la ville où nous avions sympathisé avec les tenanciers qui étaient des pieds-noirs. Ce bar avait pour nom : " Le sanglier". Il convient de dire que ce gibier pullulait en Algérie.

Les cadres et les gardiens de la CRS de Poitiers dont nous dépendions en tuaient beaucoup. Les cuisiniers les accommodaient à l'ordinaire. Nous mangions mieux qu'à notre compagnie, qu'ils fournissaient aussi. Il faut dire que les sangliers n'étaient pas chassés par les arabes.

Notre amitié avec les tenanciers de ce bar et avec les pieds noirs qui le fréquentaient, n'alla pas au-delà d'un certain jour de ce mois de février 1955, quand, par suite d'un désordre majeur, lors de la venue du président du conseil français Guy Mollet, les CRS chargèrent assez sévèrement les pieds noirs à Alger. Un mur de plomb se dressa alors entre eux et nous et nous cessâmes dès lors d'y remettre les pieds. De ce jour, les CRS furent abhorrés par la population blanche d'Algérie, alors qu'elle ne faisait l'objet d'aucune hostilité de la part des arabes. Il fallut faire avec !

Avec Viala, nous sommes allés chez Moktar un photographe arabe fort sympathique qui nous a prêté des habits traditionnels afin de nous prendre en photo. Un beau souvenir.

EMBARQUEMENT POUR LA JOLIETTE À BORD DU SIDI OKBA.

Le 20 avril 1955 enfin, nous embarquions pour Marseille, à bord du Sidi Okba. L'unité ramenait un petit marcassin comme mascotte.

MARSEILLE

Service d'ordre à Nice pour la conférence franco-marocaine

Dans le courant cette même année 1955 - Nous sommes partis durant quelques jours de Marseille pour Nice, pour assurer un service de sécurité, lors d'une conférence Franco Marocaine, ayant trait à la guerre d'Algérie.

L'entraînement ayant repris, nous effectuions chaque matin de puissants footings sur les hauteurs du Merlan et rentrions ensuite en longeant le canal. Bien que partant déterminés à ne pas pousser, pour ne pas que l'entraînement tourne à la compétition, rien n'y faisait, car nos 15 kilomètres étaient toujours l'objet d'une foire d'empoigne d'où nous rentrions pour les uns exténués et pour les autres contrits et amers. Nos retours à la compagnie étaient toujours l'objet de reproches acerbes envers ceux qui avaient mis le feu au lac. Quand il lui arrivait d'attaquer alors qu'il se sentait en jambes, notre collègue François Chiarizoli disait toujours avant de s'élancer : « Ac...accrochez-vous aux branches » ! C'était alors la bagarre assurée.

Un matin, nous avons eu une éclipse totale de soleil et chose étrange, nous avons été plongés dans la nuit, ce qui ne nous a pas fait ralentir pour autant.

L'après midi, nous montions à notre petit stade proche de la piscine ou alors à celui de St Barthélemy par delà la voie ferrée où nous faisons des fractionnés. Pour ma part, j'alternais des 400m en une minute, avec un tour de récupération entre chacun d'eux et ainsi de suite.

Nous avons participé comme chaque année au championnat du 9ème groupement où je gagnais le 800m et le relais. Sélectionné avec l'ami Bouquet dans l'équipe de la région de Marseille, nous sommes partis effectuer les championnats de France à Metz.

TROISIÈME DÉPLACEMENT EN ALGÉRIE, À BLIDA DU 13 NOVEMBRE 1955 AU 18 FÉVRIER 1956 97 JOURS.

Sept mois après être rentrés de Constantine et Guelma, nous repartions allègrement effectuer notre troisième déplacement. Ca ne chômait pas !

Insensiblement l'Algérie s'habitue à la guerre. On construit sans relâche. La foire internationale d'Alger connaît un grand succès. Les rappelés sont au nombre de 70 000. Il est prévu d'atteindre 400 000 hommes ! Grâce à cette marée de jeunes, le commerce était florissant. Les tapis, les services à thé, les plateaux ouvragés, arrivaient par caisses et par colis en métropole. L'Algérie tournait plein pot ! Le « plan de Constantine » tournait à plein régime. Néanmoins, 106 civils ont été tués et plus de 1000 musulmans. Le terrorisme menace d'envahir Alger et c'est ce qui va se produire. Tout un peuple tend à se soulever. Les femmes elles-mêmes s'impliquent.

Gaby était enceinte de Michèle qui allait tout juste naître cinq jours après mon retour de ce déplacement.

La compagnie a embarqué sur le paquebot le Kairouan un magnifique navire blanc.



Pour moi, ce devait être une fois de plus un calvaire, car dès que ça commençait à tanguer, je disparaissais du décor jusqu'à l'arrivée. A de rares exceptions près, ce fut toujours ainsi.

Débarquant à Alger en cours de matinée, nous avons pu admirer du large, cette mythique et fascinante ville blanche, que l'on n'oublie plus par la suite. Une poétesse écrivit :

"J'habite une ville si candide
Qu'on l'appelle Alger la blanche.
Ses maisons chaulées, sont suspendues
En cascade, en pain de sucre,
En coquille d'œufs brisées
Et en lait de lumière solaire,
En éblouissante lessive passée au bleu,
En dentelles entre-deux,
En plein milieu
De tout le bleu !"

Cela traduisait bien Alger, une ville superbe et attachante entre toutes. Un amphithéâtre de plus de 15 kilomètres de large, sur 6 de profondeur, qui grimpe sur le front des collines. Des alignements en arcades, semblent porter et soutenir la ville, au dessus des quais. Dès lors que l'on découvre Alger, on n'a qu'une seule hâte, y revenir un jour ou pouvoir y rester.

Nous avons emprunté en convoi la route n°1, dite transsaharienne, reliant en ligne droite la côte au Niger ou au Mali sur 2000 km. La route quittait la capitale par les faubourgs du sud, s'incurvait légèrement vers le sud-ouest et traversait le patchwork cultivé de la vaste et riche plaine de la Mitidja, en direction de l'Atlas Blidéen, au pied duquel se trouvait Blida, à 50 km d'Alger. Bénéficiant d'un climat propice à la culture, cette vaste région était le grenier et le verger de l'Algérie.

Blida l'un des sommets du « triangle de la mort » lors de son histoire récente (années 1990), était une ville agréable, ombragée de ficus et d'orangers, où il faisait bon vivre.

JE PARS À BOUINAN AVEC MA SECTION !

Dès notre arrivée, la 1^o section dont je faisais partie, a été envoyée à Bouinan, un tout petit village du Constantinois, où nous cantonnions à l'école des garçons, jouxtant la mairie. C'était une toute petite bourgade comme il y en a tant en Algérie. Il s'y trouvait, une mosquée classique, surmontée de son croissant de lune, un modeste café - épicerie de campagne où l'on se procurait l'essentiel, un café maure avec sa petite terrasse où de vieux arabes sirotaient leur thé en jouant aux dames, et quelques maisons formant l'agglomération.

J'étais heureux, car personne ne m'avait demandé de me joindre au service radio qui se trouvait à Blida avec les trois autres sections, le secrétariat et le commandement. Le chef Bernard m'ayant confié d'organiser l'armurerie, je m'y employais avec d'autant plus d'enthousiasme, que j'étais presque assuré que j'allais enfin rester cette fois parmi eux. Mal m'en a prit de fonder de tels espoirs, car un coup de fil arrivant dans les deux heures qui suivirent, m'enjoignit de rejoindre le PC radio.

Le 15 dans l'après midi, je rejoignais donc Blida amer, déçu et terriblement contrarié. Tous mes copains de section, sans parler des brigadiers et du chef Bernard, déploraient mon départ.

JE QUITTE MA SECTION POUR REJOINDRE LA COMPAGNIE À BLIDA

Nous sommes cantonnés dans un bâtiment à deux niveaux, à quelque 500 mètres du centre ville, du kiosque à musique et de l'église. Nous sommes en bordure de la ville arabe et occupons l'ancienne savonnerie Tard.

Notre rôle consiste à nous joindre à tour de rôle aux patrouilles, pour assurer la liaison radio avec le PC. Quand c'est mon tour de partir, quasiment tous les jours, je dispose de la jeep radio équipée d'un SCR 193 que nous calons sur la fréquence de la compagnie. Nous patrouillons à trois véhicules, deux Renault Prairies et la jeep radio. Mon véhicule est conduit par Amaud du garage. Nos départs en patrouille, sont quasi quotidiens. J'ai tout fait pour qu'il en soit ainsi. Si elles présentent des risques évidents, les patrouilles nous permettent aussi de visiter le pays et de ce côté-là, j'ai le sentiment d'être formidablement avantagé. Mes copains de section à Bouinan, ne doivent pas bouger autant.

C'était effectivement dangereux, car nous ne disposions pas d'une puissance de feu suffisante.

Une jeune musulmane venait chercher nos vêtements à laver et nous les ramenait le lendemain parfaitement repassés. Elle habitait dans le quartier arabe, derrière notre PC. De notre terrasse, nous apercevions des femmes ou des jeunes filles dans les cours intérieures des maisons. Elles nous faisaient des signes, mais ne sortaient pas. Quand par gestes nous leur demandions pourquoi, elles nous faisaient comprendre qu'elles craignaient d'être égorgées.

Nos patrouilles ne varient guère, mais elles étaient intéressantes.

LES GORGES DE LA CHIFFA - LA VALLÉE DES SINGES.

L'une des plus attrayantes, était celle qui nous conduisait au ruisseau des singes dans les gorges de la Chiffa, au sud ouest de Blida.

C'étaient des gorges certes admirables par temps de paix, mais terriblement redoutables et à risque en pleine insurrection. Tout était propice à une embuscade. Les gorges encaissées et profondes surplombaient la route qui serpentait au-dessus de la rivière. Rien pourtant ne s'est jamais produit durant les nombreuses fois où j'y suis passé. La chance... Beaucoup d'autres y ont trouvé la mort.

Malandin un ancien de notre compagnie, y avait été tué en sautant sur une mine. Le site où l'on rencontrait les singes, se situait au beau milieu des gorges. Dès que nous arrêtons les véhicules. Ils sortaient de partout et s'asseyaient sur les murets bordant la route. Comme tous les singes, ils étaient facétieux et amusants et on ne se lassait pas de venir jouer avec eux, en les gratifiant de quelques friandises.

Nous prenions évidemment de très nombreuses photos qui constitueront par la suite de très précieux souvenirs.

Une fois au cours de notre patrouille du 30 novembre 1955, le commandant Bescond est venu avec le capitaine Chirouleu et de chef Ebelé de la 4ème section. Il y avait tout juste trois semaines que nous étions là. Une occasion de prendre encore des photos.



PATROUILLE À MÉDÉA ET PRISE DE CONTACT AVEC LES RELIGIEUX DU MONASTÈRE DE TIBEHIRINE !

Nous allions parfois jusqu'à Médéa, comme ce 29 /12/55 où nous ne manquions pas d'aller faire visite aux religieux du monastère de Tibéhirine, où sept des neuf moines cisterciens qui s'y trouvaient, furent enlevés le 26 mars 1996 par le FIS, puis décapités par la suite, ce qui avait provoqué une grande émotion, tant en France qu'en Algérie et dans le monde.

Nous étions toujours bien reçus par eux et tout particulièrement par le supérieur qui nous faisait dans une pièce sobre et fraîche où il nous servait toujours un excellent vin rosé de leur cru qui avait un sacré tempérament (14°). Ce moine était le seul qui communiquait avec nous. Les autres vavaient à leurs occupations, sans mot dire. Leur abbaye qui dominait tout l'arrière pays, était un havre de paix et de prière.

Quand nous franchissions ces gorges étroites et sinistres, je me souviens toujours de mon chauffeur Arnaud qui me disait : « Si on nous tire dessus, je braque vers le ravin et on saute » ! C'était certes périlleux, mais il n'y aurait pas eu grand-chose d'autre à faire, si une attaque s'était produite. La patrouille comportait trois véhicules une prairie roulait devant, venait ensuite la jeep radio la seconde prairie. Nous n'étions armés que d'un pistolet mitrailleur MAT 49 chacun, avec deux chargeurs par arme. Etant par tempérament réaliste, je me disais qu'en cas d'attaque et avec la panique qui s'ensuit, nous n'aurions pas disposé de plus d'une minute de feu. La solution de mon ami Arnaud me paraissait par conséquent jouable. Nous n'eûmes heureusement jamais l'occasion de la mettre en pratique. Avec le recul, je trouve que nos supérieurs étaient inconscients de nous lancer ainsi sur des routes impossibles, sans disposer d'une puissance de feu adéquate !

Nous passions souvent par El Affroun à la jonction de deux routes nationales, avant d'emprunter l'un des itinéraires de patrouille vers Miliana, Affreville, Bou Med faa, Hammam Mélouane, Bougara, Latta, Oued El Aleug, Boufarik ou Médéa.

EN BALLADE AU BARRAGE DE CHRIB LE 30 NOVEMBRE 1955.

La section au complet partit visiter ce jour là, le barrage du Ghrib. Ce fut en quelque sorte une journée de détente, que nous effectuions néanmoins en uniforme. Le barrage par lui-même n'avait rien d'extraordinaire. Ressemblant à tous les barrages de même nature, il ne nous épata pas autant que la balade dans le bled. Il nous fallut parcourir quelque 90km pour l'atteindre entre Médéa et Khémis-Miliana, au pied du mont Draa el Esmar (1000 m).

LA STATION DE SPORTS D'HIVER DU COL DE CHRÉA

Il s'agissait là de la patrouille la plus prisée avec la vallée des singes. A la sortie de Blida, derrière notre cantonnement s'amorçait l'ascension du col de Chréa, conduisant à une station de sports d'hiver, très prisée des Algérois. Elle se situait à une heure de Blida. Une petite route en lacets montait jusqu'à la station qui se situait à 1500 m d'altitude. Du fait de son orientation, la neige s'y fixait beaucoup mieux que partout ailleurs. Comme nous étions en hiver, nous avions toutes les chances d'y trouver de la neige. Nous nous amusions toujours à effectuer quelques descentes en luge avant de retourner à Blida. Ce qui était remarquable quand on arrivait au sommet et que beaucoup ne devaient pas remarquer, c'était d'y découvrir d'énormes cèdres du Liban millénaires. Ils étaient à la fois rares et de toute beauté, avec leurs énormes troncs gris et leurs ramures d'une ampleur étonnante.

Au sommet, nous pouvions jouir d'un panorama époustouflant sur les massifs environnants et sur la plaine de la Mitidja.

PATROUILLE DE MILITAIRES RENTRANT AVEC DEUX CADAVRES DE FELLAGHAS SUR LE CAPOT.

Rentrant de patrouille nous avons pris contact au pied du col avec une patrouille de paras en jeep. Ils s'étaient arrêtés sur le bord de la route, pour exposer deux cadavres de fellagas allongés sur le capot comme s'il s'était agi de deux cerfs. Nous n'avions pas apprécié leur manière de faire, ni cette mise en scène macabre et par trop provocante.

Je sortais quasiment tous les jours, préférant cela aux permanences radio au shelter 399 qui m'horripilaient.

J'eus à cette époque là, la surprise d'avoir la visite de mon cousin Jean Despaux et de sa première femme. Etant de passage à Blida, ils avaient pris contact avec moi. Il devait être me semble-t-il capitaine de gendarmerie à cette époque là. Nous sommes allés boire un pot au centre ville non loin du kiosque.

PATROUILLES SUR LA CÔTE OUEST D'ALGER

J'avais la chance de pouvoir partir quasiment chaque jour en patrouille. Laissant aux autres exploitants radio le soin de se partager la permanence au PC, je partais avec les patrouilles de chacune des quatre sections, en qualité de radio. Privilégiant les missions de voie publiques en dépit des risques encourus, je trouvais là, le moyen de m'évader et de visiter le pays, ce qui me procurait une grande satisfaction.

C'est à partir de Blida que nous avons effectués les patrouilles les plus intéressantes et les plus variées, sans parler de notre déplacement dans le grand sud en 1954 qui avait été aussi une découverte. Outre nos patrouilles sur Médéa, Affreville, Miliana, la vallée des singes aux terribles gorges et le col de Chréa, il nous arrivait aussi de partir vers la côte ouest d'Alger, très touristique et de ce fait particulièrement agréable.

Quand je m'y rendais comme ce 18 décembre 1955 avec la 4ème section du chef Jouhet, nous bifurquions vers le nord au nœud routier d'El Affroun et nous arrêtions dans la

ferme d'un colon pour le repas de midi. Ce jour là, nous avons fait une halte à Novi dans une ferme où nous avons pris des photos en cassant la croûte à midi. Il nous restait ensuite tout l'après midi pour visiter la côte en patrouillant.

CHERCHELL.

Se situant à 70 km d'Alger, Cherchell protégée par une chaîne de montagne, fait face à la mer. Elle recèle des ruines romaines parfaitement conservées. On peut y visiter successivement, l'amphithéâtre qui pouvait recevoir 15 000 personnes, le théâtre antique, le forum, les thermes, les ponts d'aqueducs ; le parc aux mosaïques etc...

TIPAZA

«Au printemps, Tipaza est habitée par les Dieux et les Dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes et la mer cuirassée d'argent; le ciel bleu cru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres... A peine au fond du paysage puis-je voir la masse noire du chénoua qui prend racine dans les collines autour du village et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant, pour aller s'accroupir dans la mer ». Albert Camus dans « les Noces ».

Tipaza se situe au pied du djebel Chénoua

Entre Alger et Tipaza, la route de corniche qui suit le Sahel d'Alger, est bordée de maisons coquettes et charmantes, de pâtisseries et de petits bistros où il est agréable de faire une pause.

Tipaza est l'une des plus belles villes d'Afrique du nord romanisée. En suivant la route côtière, on va d'enchantement en enchantement. On doit s'y arrêter et visiter ces ruines splendides, comme on l'aurait fait à cette époque lointaine.

Oubliant Tipaza la moderne, pourtant pleine de charme, il faut suivre la Décumanus Maximus (voie romaine) qui part de l'amphithéâtre. L'ancienne Tipaza est très vaste. On y visite successivement, une basilique judiciaire, un forum, un capitole, d'anciens temples, une basilique chrétienne, construite sur l'un de ces anciens temples, pour parvenir au Nymphée, une fontaine de marbre alimentée par un aqueduc. On voit aussi les restes du mur d'enceinte et deux tours de guet, une nécropole des 1er et 2ème siècle après JC.

Un sentier se dirige vers la basilique chrétienne du IVème siècle après JC. Très vaste, elle comporte neuf nefs séparées par des colonnes qui soutenaient des voûtes. Elle mesure 52m sur 42, ce qui est considérable.

A 13 km à l'est de Tipaza, nous avons visité aussi ce 18 décembre 1955, le tombeau de la chrétienne (Qobr Erroumia) qui ressemble de loin à un gros rocher perdu dans les collines du Sahel. Il se situe à 250 m au-dessus du niveau de la mer. C'est un des plus beaux monuments d'Algérie. Sa base est un cylindre de 60m de diamètre, dont la paroi extérieure est ornée de 60 colonnes en relief surmontées de chapiteaux. On y découvrit autrefois une tombe vide, probablement d'origine royale.

LE 19 JANVIER 1956 JE PARS EN MISSION SPÉCIALE, DANS LA ZONE INSURRECTIONNELLE DE LA GRANDE KABYLIE

Le lendemain de cette patrouille sur la côte ouest d'Alger, je suis parti en mission spéciale en Grande Kabylie, la région la plus insécurisée du pays. A bord de la jeep radio équipée du SCR 193, je me suis joint à un élément de notre compagnie, qui devait escorter des prisonniers politiques arabes, dans le secteur de Tizi-Ouzou en Grande Kabylie, à quelque 115 km à l'est d'Alger, dans le massif du Djurdjura. Nous nous y sommes rendus par Alger, Boudouaou, Bordj Menâiel et Tizi Ouzou. C'était une mission particulièrement délicate, compte

tenu des personnes que nous transférions et de la route de montagne qu'il nous fallait franchir. Et puis, nous avions conscience de pénétrer dans un secteur de grande insécurité où les combats et des coups de main étaient quasi quotidiens. Une véritable zone de guerre.

Nous y sommes parvenus en début d'après midi. Le lieu où nous devions nous rendre, se situait dans le bled, non loin de Tizi-Ouzou en plein Djebel. Il s'agissait d'une ferme tenue par les gendarmes mobiles et des militaires, au milieu des montagnes. Ils étaient en train de passer à la question des fellahs, qu'ils avaient interpellés dans le secteur. Ils se tenaient là, dans la cour, le regard traqué, ne paraissant pas comprendre ce qui leur arrivait.

TORTURE

L'un d'eux était emprisonné au soleil, dans une sorte de cage en bois servant à transporter des animaux. Il ne pouvait ni s'asseoir convenablement, ni se coucher. Il était dans un grand inconfort. Pour nous qui arrivions d'ailleurs, je dois admettre que nous fûmes passablement choqués de voir comment ils étaient traités. L'un d'eux, un type d'environ 45 ans qui parlait bien le français, nous expliqua qu'ils avaient été arrêtés, par suite d'un abattage nocturne de gros eucalyptus sur la route, en vue d'interrompre le trafic. Il nous assurait ne rien savoir et paraissait sincère. N'étant pas dupes, nous savions par expérience qu'on ne peut accorder trop de crédit à qui se trouve sur le lieu même d'un méfait, mais, comme ils avaient été appréhendés au hasard et sans un commencement de preuve, nous pensions qu'il leur serait difficile de se justifier.

« Où sont les dépôts d'armes »

Tel était le leitmotiv de l'interrogatoire. Je n'ai pas oublié la tête franche et honnête de ce pauvre type. Autour de là, quelques militaires tout heureux de nous montrer leur savoir faire, en rajoutaient visiblement. Il n'empêche, que dans une pièce étroite de la ferme, dont je retiens que le sol était légèrement en pente et en terre battue, on était en train d'en soumettre un à la question, par des méthodes musclées. Il était nu et allongé sur une planche où on le forçait à ingurgiter de l'eau. Ne tenant pas à en voir davantage, je suis ressorti à l'air libre. Les half-tracks de la gendarmerie étaient positionnés de telle sorte qu'ils dissuadaient quiconque d'approcher.

L'un de nous demanda à un militaire : « Qu'est-ce que vous allez en faire » ? En leur désignant les prisonniers. Il nous répondit que certains seraient relâchés et que les autres iraient probablement à la « corvée de bois »... Vantardise, destinée à nous impressionner ?... Comment savoir ?

Nous avons passé la nuit sur place. A peu près tous les quarts d'heure, les half-tracks effectuaient des tirs de dissuasion à la 12,7 tandis que des projecteurs fouillaient les ténèbres environnantes. Là était la guerre, avec son lot de souffrances, de courage et d'horreurs. Nous en sommes repartis plutôt soulagés.

SURPRENANT ET INATTENDU COUP DE Foudre.

Au retour de cette mission, alors que je me rendais seul, en civil et à pied vers le centre ville en suivant une large avenue bordée d'arbres, j'avisais devant moi à une centaine de mètres, une vieille dame revêtue du Haïk blanc traditionnel qui marchait dans ma direction, en compagnie d'une jeune fille vêtue quant à elle à l'européenne. Il n'y avait personne d'autre que nous sur cette voie.

Quand elles ne furent plus qu'à quelques mètres de moi, mon regard et celui de la jeune fille manifestement d'origine arabe se croisèrent et ne se quittèrent plus. Je fus littéralement foudroyé et envoûté par son intensité. Quand nous avons été sur le point de nous dépasser, nous étions toujours fixés l'un à l'autre. Je n'avais jamais rien éprouvé de tel. C'était à la fois violent, intense et irrésistible.

Quand elle m'eut dépassé, d'une vingtaine de pas, je me suis arrêté et retourné. Elle avait fait de même, tandis que sa mère continuait. Allant alors irrésistiblement l'un vers l'autre, nous nous sommes rejoints. Elle était belle, avec ses cheveux courts et drus et ses yeux d'un noir intense. Elle avait de plus, ce teint si délicieusement ambré des algériennes. Pas très grande, elle était néanmoins bien proportionnée. Nous ne savions trop que nous dire, car nous étions submergés par un sentiment qui se passait de la parole.

Alors qu'elle me souriait, Je me suis présenté et elle en a fait de même, en cherchant visiblement à dissimuler son origine maghrébine. Je comprenais ce réflexe qui ne m'abusa pas. En bavardant fort amicalement, je parvins à la rassurer. Plus du tout, complexée, elle finit alors par me dire qu'elle s'appelait Anissa Ben Abdallah, qu'elle avait 22 ans et que la dame avec laquelle elle marchait était sa mère. Ne comprenant pas sa réticence, je me suis employé à la rassurer et lui disant que je préférais qu'il en soit ainsi. Elle était gentille, douce, de tempérament égal et pas du tout contrariante. Elle m'a alors dit, qu'elle était la fille d'un Cadi qui était décédé et qu'elle vivait seule avec sa mère. Elle avait été à l'école et avait un bon bagage intellectuel.

Nous nous sommes revus pratiquement tous les jours et la voyais aussi le soir devant chez elle. Elle habitait une agréable villa dans un joli petit lotissement. Un soir que nous étions proches, elle sentit l'arme que je portais dans un holster sur ma poitrine. - Tu es armé ? m'a-t-elle dit surprise. Montre-moi !

Elle insista tellement que je la lui montrais pour ne pas lui donner l'impression de ne pas lui faire confiance. Je me méfiais tout de même et me tenais prêt à tout. Je n'ignorais pas que les jeunes algériennes étaient très impliquées dans l'action subversive et qu'elles pouvaient être capables, par idéal ou par patriotisme de tuer. Mais je compris très vite que tel n'était pas le cas, car ses sentiments étaient sincères. Nous nous sommes revus et allions quelque fois à Alger avec l'autobus pour y passer la journée et en revenions le soir.

Quand nous allions boire un pot dans une terrasse, les jeunes arabes qui passaient devant, la dévisageaient avec haine et mépris. Je me rendais compte que ça la perturbait un peu.

Un soir, elle me proposa d'entrer chez elle, car elle aurait aimé me présenter à sa mère. Au regard de ma situation, j'éludais comme je le pouvais et plus jamais elle ne m'en reparla. Elle était d'une délicatesse étonnante. Nous allions aussi au cinéma.

Le dernier jour de mon déplacement, j'ai été lui dire Adieu devant chez elle ! Nous étions bien tristes et incapables de nous séparer ! Il s'est mis alors à pleuvoir intensément et durablement, sans que nous nous en préoccupions. Un véritable déluge. Debout, au milieu de la chaussée, blottis l'un contre l'autre, nous nous embrassions, sans même nous rendre compte de la situation. Je ne saurais dire comment nous nous sommes finalement séparés... Je ne sais plus...Mais nous n'étions plus ensemble et en étions très malheureux !

Après que la compagnie eut rejoint Marseille à l'issue du déplacement, je me suis rendu dans les Pyrénées où j'apprenais la naissance de Michèle. C'est le père Millet qui me l'apprit à Toulouse. J'étais sincèrement heureux bien que ce fût une fille et j'allais aussitôt la voir à la clinique. C'était comme si une parenthèse se refermait. Je retrouvais ce que j'aimais par dessus tout, ma famille.

A l'issue de mes congés, je suis revenu prendre mon service à Marseille et m'y trouvais seul, avec mon copain Bouquet, dont sa femme et ses enfants étaient en vacance à Perpignan.

Un jour à midi, alors que nous entrions au mess de la police de l'évêché, j'éprouvais un véritable choc en apercevant Anissa à l'autre bout de la pièce près du bar. Elle s'était débrouillée pour venir à Marseille et avait eu l'idée de venir au mess où elle supposait avoir quelque chance de me retrouver. Jamais je n'aurais soupçonné ça et cela me culpabilisa beaucoup. Je m'en voulus alors, d'avoir suscité un tel amour, mais peut-on toujours aller contre le cours des choses ?

Je réalisais combien je m'étais mis dans l'embarras et combien j'avais du aussi la perturber. Ce fut le hasard qui nous permit de nous séparer définitivement. Rappelé à la

compagnie pour un déplacement urgent de maintien de l'ordre dans les Alpes, j'y restais trois ou quatre jours. A mon retour, elle n'était plus là et je n'entendis plus jamais parler d'elle !

Dire que je n'y pensais plus serait mentir. En fait, j'y ai souvent pensé tout au long de mon existence, car elle avait compté beaucoup plus qu'aucune autre femme dans ma vie, sans doute par l'originalité de notre rencontre et de ce coup de foudre qui nous avait jetés l'un vers l'autre.

Il y a coup de foudre et coup de foudre ! Celui que je vécus, fut irréprouvable, impétueux et violent ! Un ouragan qui vous emporte dans un irrésistible tourbillon.

Je me suis souvent demandé comment elle avait du traverser toutes les épreuves de son pays sans encombre... Elle n'était pas faite pour mener une vie banale. J'eus même le pressentiment qu'elle avait du mourir jeune. Mais quelle gentille et douce fille c'était...

Gaby découvrit beaucoup plus tard une photo prise sur le Vieux Port de Marseille, par un photographe ambulancier. Nous nous promenions bras dessus bras dessous. Ce fut comme si la foudre lui était tombée dessus. Elle mit du temps à comprendre qu'il s'agissait de moi. Cela étant, elle mit tout en œuvre pour la retrouver, allant même jusqu'à écrire en Algérie et à l'ambassade, sans aucun résultat. En fait, on lui répondit, mais toujours négativement, ils n'en retrouvèrent pas trace.

Si je n'y avais pas fait allusion, ce récit n'aurait pas été complet ! Pour toutes les parties prenantes, il n'aurait pas été honnête que je l'occulte, pour la simple et bonne raison qu'il ne m'appartient pas en propre !

La vie est parfois ainsi faite, que nul ne saurait dire en conscience, comment il réagirait dans une circonstance analogue.

Ce qu'on appelle souvent improprement « le coup de foudre », n'est généralement qu'une pulsion au fond bien naturelle. Mais le véritable, est beaucoup plus que cela. Il est un feu de l'âme, un choc émotionnel brutal et spontané qui pousse irrésistiblement et dans l'instant, deux être l'un vers l'autre, sans qu'ils ne puissent rien faire pour y échapper. Tout autre sentiment fut-il passionnel, ne saurait lui être comparé ! Il laisse chez celui et celle qui ont été frappés au cœur, des traces indélébiles, de même nature et de même portée ! Peut-on le vivre deux fois ?... J'en doute.

Quoi qu'il en soit, je n'eus à posteriori pas très bonne conscience, ni d'en un sens, ni dans un autre, pour la simple et bonne raison, qu'un pareil phénomène vécu dans de telles circonstances, n'engendre au fond qu'une souffrance, à la mesure du choc initial !

RETOUR A MARSEILLE MARIGNANE À BORD DE DEUX ARMAGNACS.

Le lendemain il pleuvait toujours, quand nous avons rejoint l'aéroport en vue de notre retour en France. Pour une fois, nous ne prendrions pas le bateau ce dont je ne me plaignais point. Nous avons pris place à bord d'un quadri-moteur « Armagnac » un gros transport que l'on n'utilisa pas très longtemps et dont nul sans doute n'a le souvenir. Nous avons revêtu la chaude capote, car le froid sévissait en France où les gelées atteignaient - 20°C, y compris à Marseille où le gel cette année là, avait fait des dégâts considérables.



MARSEILLE

Quand nous sommes arrivés en vue des côtes et que nous avons survolé l'étang de Berre, nous avons constaté qu'il était gelé. Ce n'était donc pas une plaisanterie. Cela n'arrivait que très rarement. Dans les Pyrénées me raconta-t-on par la suite, les autocars ne coupaient pas leur moteur à l'arrêt, car ils risquaient de ne plus pouvoir repartir. Un froid Sibérien.

Manifestations paysannes dans le Lyonnais

Le 28 juin 1956, nous avons été mis en alerte, avant d'être dirigés vers le Lyonnais où des manifestations paysannes bloquaient les routes un peu partout et paralysaient le pays.

Arrivés sur place, nous ne cessions de courir d'un barrage à un autre, sans trop d'efficacité. Nous étions excédés, car nous rencontrions aucune résistance. Une fois pourtant nous avons interpellé un meneur particulièrement actif que nous avons réussi à isoler des autres. Maintenu dans un fourgon, nous devons le déferer à la justice. Le meneur semblait jouir d'une grande considération de la part de ses pairs qui protestaient alentour.

A un certain moment, est arrivée son épouse, une femme d'une trentaine d'années qui lui fit de vifs reproches pour être venu se mêler de ça. Elle le bousculait physiquement, en lui donnant des baffes sur la tête. Ses collègues n'en revenaient pas de le voir ainsi dominé. Quand nous l'avons relâché au milieu des lazzis, il avait perdu toute sa superbe. Suivant sa femme, il rentra illico à la maison.

Nul doute qu'on ne le revit jamais sur aucune autre manifestation.

Bref ! Nous étions excédés de ne rencontrer que du vide, car dès qu'on mettait à bas un barrage, ils en édifiaient un autre trois cent mètres plus loin et ainsi de suite. Vers 17 heures, l'état major du groupement enjoignit à notre compagnie de rejoindre Lyon en urgence. Faisant embarquer tout le monde, le commandant donna au convoi l'ordre de départ.

Après quelques kilomètres, nous avons été stoppés par un barrage. Impossible de passer ! Une file de quelque trois cent mètres de voitures était immobilisée et les conducteurs, tous des manifestants, se tenaient à proximité, comme si de rien n'était. Il pluvinait depuis quelques heures et le crachin menaçait de vouloir persister. Nous avons tous revêtu nos imperméables noirs, ce qui nous rendait encore plus farouches en apparence. Descendant de leur véhicule, le commandant et le capitaine se sont approchés du premier véhicule, en demandant aux badauds à qui il appartenait... Comme personne ne répondait, il réitéra sa demande. N'obtenant aucune réponse, il dégrafa sa matraque et frappa de toutes ses forces sur les phares qui volèrent en éclat. Voyant cela, les conducteurs se précipitèrent vers les voitures pour les protéger, mais le signal nous était implicitement donné d'intervenir. Surgissant de nos cars de brigade la compagnie se

rua sur les voitures en brisant les vitres et les pare-brise à coup de crosse de mousqueton. Sur l'autre file, des touristes immobilisés depuis des heures, applaudissaient.

Nous basculions les tracteurs dans la prairie en pente bordant la route. Nous devions être impressionnants avec nos casques, nos grosses lunettes, nos cirés noirs dégoulinant de pluie et notre mousqueton à la main. N'ayant jamais eu d'inclination pour la violence gratuite, je n'en usais pas. Il en allait ainsi depuis un certain jour où nous chargions des manifestants à la porte d'Aix à Marseille. Alors que je courais derrière un groupe qui détalait devant moi, j'ai rattrapé à la course le plus attardé. Sans appuyer, je lui ai porté un léger coup de crosse par en dessous à la mâchoire, rien de très violent qui le fit pourtant s'écrouler. J'en fus le premier surpris. Je ne devais plus oublier son visage.

Quand je devins Officier plus tard et commandant par la suite, je me suis toujours évertué à limiter la force au strict minimum, si tant est que ce soit toujours possible. Dans une charge je déployais l'essentiel de mon énergie à bien conduire la manœuvre, tout en m'évertuant à faire cesser toute violence inutile.

Quoi qu'il en soit, nous avons déblayé la route et continué vers Lyon où nous sommes arrivés dans les délais. Le lendemain la presse locale relatait le plus sérieusement du monde l'intervention musclée d'une « compagnie disciplinaire »... de Marseille.

MARIAGE DU PRINCE RAINIER DE MONACO ET DE GRACE KELLY, GRANDE VEDETTE D'HOLLYWOOD.

Le 18 avril 1956, j'envoyais une carte postale de Villefranche-sur-Mer, pour dire que le service se passait dans de bonnes conditions. Nous étions en effet partis aux portes de Monaco, pour assurer des services d'ordre et de régulation en profondeur, à l'occasion du mariage princier unissant Rainier de Monaco à la sublime Grâce Kelly, vedette d'Hollywood. Un évènement d'une portée mondiale.

Comme nous n'avions évidemment pas été conviés aux festivités, nous sommes restés à l'écart, pour réguler une circulation particulièrement dense.

PENDANT CE TEMPS EN ALGERIE. LES TETES DE LA REBELLION ALGERIENNE, SONT ARRETEES A LA SUITE D'UNE OPERATION A PEINE CROYABLE !

Le 22 octobre 1956, les services de renseignements français qui avaient eu vent d'un vol Rabat Tunis, à bord duquel se trouvaient Ben Bella, Khider, Aït Ahmed, Boudiaf et Lacheraf, mit tout en œuvre pour l'intercepter.

Se défiant de la France, les personnalités algériennes qui empruntaient un avion marocain, insistèrent pour ne pas survoler l'Algérie. Ordre fut alors donné à l'équipage français d'aller se ravitailler à Majorque. C'est là que le pilote a été contacté. On lui a enjoint de poser l'avion à Alger, en l'assurant qu'il serait protégé par une couverture aérienne. A 22 heures l'avion se posait à Maison-Blanche. A bord c'était la panique. L'hôtesse et le steward s'étaient enfermés dans la cabine. Ben Bella affolé s'est écrié : « Nous sommes pris » ! Se reprenant ils ont détruit tous les documents qu'ils avaient avec eux. A minuit, ils étaient dans les locaux de la DST.

Le patron de cette opération spectaculaire n'était autre que Robert Lacoste un socialiste, résident général de France en Algérie ! Un tract publié par le FLN déclarait que la casbah serait vengée. Un tract émanant « d'un comité Républicain des quarante », répondit que pour un européen tué, un pâté de maisons de la casbah sauterait ! Des groupes antiterroristes se constituaient anarchiquement. Des têtes de la rébellion algérienne étaient appréhendées. La bataille s'intensifiait. Alger menaçait de tomber entre les mains de la rébellion.

Le ministre résident répugnait à donner les pouvoirs de police aux paras, mais la menace d'une grève générale lancée depuis la casbah le contraignit à réviser sa position. Le général Massu convoqué aux bureaux d'Alger-Sahel allait être investi de tous les pouvoirs. La bataille d'Alger allait commencer.

A Alger pendant ce temps débutait l'opération quadrillage.

A Alger, on mettait en place ce que l'on appelait le « quadrillage » ! Le ministre des armées socialiste, voulait gagner la bataille des petits carrés. Sous le soleil d'Alger, la baie resplendissait. Des fanfares accueillent les rappelés. Des chefs d'une autre époque étaient remobilisés. La plupart d'entre eux, étaient insuffisamment préparés. Déjà 300 000 hommes de troupe étaient sur place!

Il y eut des opérations où les officiers se trompaient de mechta.

Des bombes explosaient un peu partout ! Nul n'était certain qu'elles n'aient pas été posées par le contre terrorisme. Le couvre feu de minuit à cinq heures avait été avancé dans la casbah à 20 heures par le FLN. Quiconque s'y serait aventuré aurait été abattu. La casbah d'Alger était le quartier le plus peuplé du monde (3500 habitants à l'hectare, soit nettement plus qu'en Inde).

Janvier 1957 - La bataille d'Alger !

Les léopards de la 10ème DP du général Massu, prenaient possession de la capitale algérienne.

La « bataille d'Alger » allait commencer ! Le général Massu chef des léopards en Algérie avait la charge du maintien de l'ordre ! L'autorité civile passait la main. Les forces de police passaient sous l'autorité militaire.

Durant huit mois, les paras allaient traquer les rebelles et procéder à de nombreuses arrestations. La traque était terrible et les moyens mis en œuvre, d'une exceptionnelle rigueur. Tous les pouvoirs étaient aux mains des militaires. Autant dire que les choses étaient carrées.

Arrestation de Yacef Saadi

A la pointe de la subversion dans Alger, Yacef Saadi menait des opérations spectaculaires et sanguinaires. De nombreux assassinats étaient perpétrés et des bombes éclataient dans des cafés, des boîtes de nuit et partout où elles avaient la possibilité de faire de nombreuses victimes. Il était devenu l'ennemi public n°1 avec Ali la Pointe.

Maîtres du terrain urbain, les paras de Massu les recherchaient activement. Ayant appréhendé un comparse qu'ils soumirent à la question, ils apprirent qu'il pouvait se trouver au N° 3 de la rue Caton.

Le quartier fut bouclé le 24 septembre à 5 h du matin.

La logeuse alertée prévint Yacef et sa compagne Zohra.!

- Vite les paras ! La cache !

Ils se précipitèrent dans la salle de bain où un réduit invisible avait été aménagé. Défonçant la porte, les paras firent irruption en interpellant Yacef. Ils insistèrent en lui disant qu'ils le savaient là.

Dégoupillant une grenade il se tint prêt à tout.

- Ca suffit Yacef lui dit le colonel Godard, on sait que tu es là ! Toujours pas de réponse.

Yacef vit alors une énorme charge de plastique descendre au bout d'une corde et aller s'immobiliser au- dessous de sa cache. « Tu as dix minutes » ! Insista Godard.

Yacef demanda alors, s'ils seraient bien traités. La réponse étant affirmative il s'est rendu avec Zohra Driss.

Ali la Pointe refuse de se rendre

Ne se rendant pas, Ali la Pointe attendit que les paras fassent sauter la cloison et entraîne sa mort, celle de Mahmoud et de la si jolie Hassiba 17 ans, de même que celle dut Petit Omar un enfant.

L'explosion abattit deux pans de mur. Dix sept personnes trouvèrent la mort dans cette explosion, dont quatre fillettes de cinq ans.

QUATRIÈME. DÉPLACEMENT EN ALGÉRIE. ORAN, PUIS ALGER LA BLANCHE DU 15 OCTOBRE. 1957 AU 28 FÉVRIER 1958. SOIT 106 JOURS !

Nous sommes partis en Algérie pour la quatrième fois, une semaine après la mort d'Ali la Pointe dans la casbah, alors que s'achevait la bataille d'Alger ! Direction Marseille Marignane où nous avons pris l'avion pour Oran. Nous avons embarqué dans deux quadrimoteurs Armagnacs. Notre vieux chef Bemard nous avait quittés. Supportant mal sans doute cette police qui sortait de ses classiques, en allant faire la guerre en Algérie, il obtint sa mutation dans le corps urbain de Marseille. Nous le regrettâmes, car il était pour nous, plus qu'un chef et partant, nous prenions conscience qu'une page de plus se tournait dans notre vie. Celui qui le remplaça, son antithèse, était un être silencieux, fourbe et vindicatif. Je ne le portais pas dans mon cœur et il devait bien le sentir. Bref ! Ce sont aussi les aléas de la vie. D'autres partirent après notre vieux chef, ce qui était dans la nature des choses. Le temps arrivait où je serai moi même promu pour le grade de brigadier, ce qui m'obligerait à partir à mon tour de cette compagnie et de cette ville de Marseille où j'avais conscience d'avoir passé les plus merveilleuses années de ma vie.

Le gouvernement prit des mesures pour assouplir l'usage des armes dans la police. Nous avions à cet effet les mêmes prérogatives que les gendarmes, lorsque nous nous trouvions en Algérie, c'est-à-dire, que nous pouvions ouvrir le feu après les sommations. On nous octroya en outre un fusil lance grenades anti-personnel par section, au grand dam des syndicats.

LA VILLE D'ORAN

Oran où nous avons débarqué, était une très belle ville qui évoquait en beaucoup plus modeste, Rio de Janeiro et son pain de sucre. Entre le Murdjadjo et la ville, se dressait un massif rocheux haut de 400m où se trouvait un sanctuaire.

La ville s'étalait en deçà du boulevard du front de mer qui mesurait déjà 3 km. Ce boulevard se présentait comme un magnifique balcon sur la mer et sur le port dont on ne se lassait pas d'observer l'activité. Les citadins aimaient venir y flâner le soir venu.

La hauteur de Santa Cruz, conférait à la ville une originalité très particulière. Les espagnols présents durant trois siècles, y avaient laissé beaucoup de monuments, dont les fortifications et les bâtiments. Santa Cruz se signalait par un dôme dont la blancheur aveuglante se détachait sur le bleu profond de la mer. Du faite de la chapelle, la Vierge Marie veillait sur la ville.

N'y étant restés que neuf jours, nous n'en avons conservé qu'un souvenir assez superficiel. Nous étions cantonnés à proximité de la casbah, dont les rues étaient barrées par des chevaux de frise. Partout où se prenait une garde statique, étaient dressés des sacs de sable. La ville respirait l'insécurité. Notre mission essentielle, consistait à protéger la préfecture que des chevaux de frise isolaient de tous côtés. L'OAS sévissait et les ratonnades n'étaient pas rares. Un soir une petite fille arabe de cinq à six ans, s'est avancée seule vers un élément de notre

compagnie, pour solliciter notre protection qui lui fut accordée sur le champ. Elle avait su faire la distinction entre une patrouille des CRS métropolitaine et une autre de la police locale qui était toute proche et qu'elle ne sollicita pas.

Un jour que j'étais de garde statique devant l'état major CRS d'Oran, j'avais pour consigne de n'autoriser personne à se garer sur au moins cent mètres de part et d'autre. J'étais prévenu. Il y avait là un colonel qui avait une terrible réputation de gueulard et de casseur. La consigne était impérative, mais extrêmement difficile à faire appliquer par un seul gardien sur deux cents mètres. A Oran comme ailleurs, les automobilistes cherchaient des places. Il fallait donc courir ici et là pour les dissuader de se garer.

Ce qui devait arriver arriva ! Tandis que je m'évertuais à faire dégager un usager à une extrémité, un autre s'était garé à l'autre bout. Le temps que je réalise, le cerbère était devant la porte, cheveux blancs en brosse, trapu, la gueule de travers, campé sur ses jambes et les pouces dans le revers des poches de sa vareuse. Je subis la plus grande avoinée de ma carrière, sans pouvoir en placer une. S'y risquer nous eut valu d'être déshabillé et renvoyé en métropole sur le champ. J'avalais donc ma rancœur et redoublais de vigilance. Ah ! Ces colonels d'antan... De rudes bonshommes en vérité. Certains d'entre eux, trois ou quatre surtout, terrorisaient leur environnement.

S'en était pris un jour au commandant de Lannemezan qui le secondait au groupement d'Oran, l'autre s'était insurgé en envoyant balader par la fenêtre ouverte, tout ce qui se trouvait sur son bureau. Il paraît que ça calma le colonel.

DÉPART D'ORAN POUR ALGER.

Arrivés le 15 octobre à Oran, nous en sommes repartis le 24, en direction d'Alger où nous devons compenser le départ précipité de quatre compagnies vers la métropole.

Nous avons rejoint notre cantonnement à la gare maritime. Au rez-de-chaussée se trouvait le commissariat du port avec son factionnaire derrière des sacs de sable. Nous occupions l'étage. Nous étions situés non loin de la gare et du boulevard Michelet sur le front de mer en surélévation. On atteignait la ville en empruntant les rampes d'accès.

Dès notre arrivée, il ne nous a pas échappé que la situation s'était fortement dégradée. La rébellion atteignait maintenant la ville d'Alger où l'activité des forces de l'ordre ne se relâchait pas.

Notre mission consistait à effectuer des patrouilles à pied de trois policiers armés du MAT 49. Nous opérons comme suit : les trois gardiens marchaient à quelques pas l'un de l'autre, parmi les citadins. C'est celui qui marchait en tête qui décidait de la personne qui serait contrôlée et palpée. Quand il avait arrêté son choix, il croisait la personne ciblée comme si de rien n'était, puis faisait demi-tour et s'immobilisait, pour signifier au second gardien, qu'il devait intervenir. Le policier qui fermait la marche, s'immobilisait à son tour et restait en protection. L'interpellation et la palpation sans distinction d'origine, s'effectuait généralement sans problème. Nul parmi les passants que nous croisions ne pouvait savoir qui serait interpellé ou pas.

De nuit, nous effectuions des patrouilles en véhicule, dans une ville déserte où le couvre feu était imposé. Ceux qui n'avaient pas de permis de conduire comme moi, en profitaient pour se faire la main. Nous faisons également quelques patrouilles dans le port et dans la proche périphérie d'Alger.

Dans le parc des véhicules nous disposions désormais de Land Rovers.

Au tout début de notre séjour à Alger, nous nous étions procurés chacun un holster de manière à porter notre arme les jours où nous serions en repos. Ca n'a pas duré longtemps, car l'arme nous encomrant plus qu'autre chose, nous ma laissions au cantonnement et allions même dans la grande casbah en civil et sans défense. De toute façon, ils savaient qui nous étions et ne

cherchaient visiblement pas à attenter à notre vie. Nous traitions les populations indigènes sans à priori et sans haine.

ALGER LA BLANCHE

Les promenades en ville étaient agréables. Nous y allions à pied. Nous remontions vers la grande poste qui est par elle-même une merveille d'architecture mauresque. Nous passions à proximité de l'horloge florale sorte de grand cadran fleuri, dont les grandes aiguilles indiquaient l'heure. Nous passions aussi devant le monument aux morts, avant d'enfiler la rue d'Isly la principale avenue d'Alger où se trouvaient les magasins les plus luxueux.

La rue Bab Azoum où l'on s'engageait ensuite, regroupait un grand nombre de boutiques de souvenirs qui offraient un grand choix d'objets d'art de la tradition mauresque. Pour tous ceux qui comme nous, n'étions que de passage en Algérie, cette rue nous attirait et nous fascinait tout à la fois. J'y retrouvais personnellement l'odeur et la couleur des médinas du Maroc, avec ses boutiques d'objets en cuivre poli et tarabiscotés, celles des vêtements orientaux rutilants et colorés, celles des cuirs repoussés, des poteries vernissées aux motifs originaux et tant et tant d'autres choses que nous ne cessions de marchander, sans pour autant toujours acheter.

Nous arrivions ensuite à la place du gouvernement, aujourd'hui place des martyrs où se trouvait la mosquée, la statue du Duc d'Aumale aujourd'hui déboulonnée et la cathédrale d'Alger, redevenue grande mosquée, ce qu'elle était initialement avant la colonisation. De cette place, on accédait aux ruelles étroites et encaissées de la basse et de la haute casbah, où l'on ne s'aventurait qu'assez rarement. C'était étonnamment pittoresque.

En revenant sur nos pas vers la poste et le monument aux morts, nous poursuivions vers le tunnel des facultés, où nous allions déguster des pâtisseries orientales dans un petit salon de thé, en buvant un caoua fort.

Comme but de promenade, nous avions aussi le jardin d'essai. Se situant avant Hussein Dey, il se présentait comme un vaste espace de 40 hectares, abritant plus de 3000 espèces de plantes exotiques. Les parcs et les jardins qui s'y succédaient étaient plus magnifiques les uns que les autres.

En observant la côte depuis le musée des beaux arts, nous étions subjugués par la perspective. Une vaste esplanade comprenant une succession de jardins, encadrée de part et d'autre, par de magnifiques palmiers royaux, s'ouvrait sur le bleu de la mer et aurait-on dit sur l'infini du ciel. Le jardin d'Essai était alors classé, comme étant le 4ème plus beau jardin botanique du monde. Tout à proximité, se situait le jardin zoologique.

LA BASILIQUE DE NOTRE DAME D'AFRIQUE.

La basilique dominait les quartiers ouest d'Alger, Bologhine et St Eugène du haut des 125 mètres de la colline sur laquelle elle avait été construite.

Quand on y pénétrait on observait que la statue de la vierge Marie, était surmontée d'une inscription : «Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans ».

Une fresque retraçait la vie de St Augustin. Les murs à fond rouge, dorés à l'or fin, étaient recouverts d'ex-voto en marbre, provenant d'Algérie et de toute l'Afrique.

La tranquillité de « M'dame l'Afrique », était à peine troublée par la surprenante présence de jeunes filles Algériennes, aux cheveux cachés qui aimaient venir s'y recueillir. Peut-être parce que la Vierge Marie (lalla Meryem), leur offrait une plage de sérénité loin du regard des autres, mais aussi sans doute, parce qu'elle exerçait sur elles une sorte de fascination.

Du parvis terrasse, on avait une très belle vue sur Saint Eugène et son cimetière, de même que sur Bologhine et la côte.

Bien qu'elle soit excentrée, je m'y rendais souvent.

OPÉRATION AVEC LES BARBOUZES DE LA SECTION SPÉCIALE

Un soir, j'ai été désigné avec quelques autres pour assister la section spéciale de Paris, dans le cadre d'une opération visant à appréhender une personne recherchée dans un quartier donné. N'ayant pas été briffés, nous ne savions où nous allions, ni en quoi consistait l'opération.

Les précautions qui étaient prises, indiquaient qu'il devait s'agir d'un gros poisson, probablement très dangereux. Arrivé non loin du lieu de l'intervention, nous avons effectué à pied une approche discrète avec les inspecteurs et sommes rentrés le pistolet au poing dans un patio de style oriental. Nous nous planquions dans les encoignures de portes, l'arme chargée à la main, car le danger semblait se situer à l'étage qui était l'objet de l'attention des policiers en civil. Postés convenablement, nous attendions ce qui allait se passer, en espérant ne pas flinguer un inspecteur en croyant avoir affaire à un suspect.

Après une courte attente, ils nous ont dit de rester où nous étions, puis ils sont montés. L'opération était risquée, car n'ayant aucune consigne, nous risquions de flinguer le premier type qui se pointerait en courant dans l'escalier. Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était pour le moins scabreux. Imaginons une explosion et une fuite générale... Sur qui, sur quoi tirer ?... Nous n'étions même pas certains de reconnaître les inspecteurs.

Ils sont finalement redescendus comme ils étaient montés, sans avoir appréhendé qui que ce soit.

Pas de quoi en faire un pataquès, mais pour faire simplement observer, qu'il est imprudent de monter une opération périlleuse, sans y impliquer dans les détails, toutes les parties prenantes.

Chaque fois que nous le pouvions, nous partions faire nos footings matinaux, dans un vaste parc boisé, dont les allées et le sous-bois était dégagé et très propres.

Le 28 février 1958, nous sommes rentrés à Marseille à bord du paquebot Kairouan.

MARSEILLE

Michèle venait d'avoir deux ans quand nous sommes rentrés à Marseille à bord du kairouan.

C'était l'année 1958 qui allait voir le général de Gaulle revenir au pouvoir sous la pression de la guerre d'Algérie. J'allais vivre cela de très près.

En Algérie, les rappelés arrivaient à pleins bateaux. Les classes 52 et 53 qui ne comptait déjà plus des gamins, débarquèrent aussi. Ceux qui en faisaient partie, étaient pour la plupart entrés dans la vie active. On les arrachait de chez eux, sans qu'ils n'aient jamais rien vu de l'Algérie. On parlait d'évènements et non point de guerre qui était un terme tabou.

Le maintien de l'ordre relevait de la gendarmerie et des CRS. Sans que le gouvernement veuille l'admettre, nous étions en fait en guerre ! Les généraux réclamaient toujours plus de troupes.

En métropole, des manifestations populaires étaient organisées pour empêcher le départ des rappelés. Des femmes se couchaient sur les voies. Des gares étaient mises à sac. On dut faire intervenir les CRS. Les rappelés partirent tout de même ! Les manifestants n'étaient qu'une minorité. Le plus grand nombre subissait. Il fallait obéir à la loi !

Pendant ce temps à Alger : Le 13 mai 1958, des généraux et des régiments désobéissent. La situation est grave ! Le pouvoir central est menacé.

Les opérations s'intensifient dans toute l'Algérie. Seule la ville d'Alger aux mains des paras a retrouvé un calme précaire. A Paris où l'on note la dégradation de la situation, on semble s'acheminer vers l'abandon.

En Algérie, c'est l'effervescence: Paris s'inquiète. Un vaste soulèvement de la population européenne est à craindre. L'armée elle-même vit mal ce qui semble se préparer. Le sentiment « Algérie française » s'exacerbe, enfle et menace.

L'émeute gronde ! Ils arrivent de partout, de Belcourt par la rue de Lyon et le boulevard Baudin, de Bab-el-Oued par la rue d'Isly. Le peuple d'Alger va à la manifestation, des jeunes gens circulent avec des drapeaux, tandis que les véhicules klaxonnent, trois brèves et deux longues en morse : Al-gé-rie Fran-çaise !... C'est la grande fête de l'Algérie française.

A Alger à ce même moment, devant le GG (gouvernement général) au forum, une foule immense et colorée, chemises claires, robes éclatantes, du rouge, du jaune, du blanc, du bleu et partout des drapeaux tricolores pour lequel on vient se battre.

A l'intérieur du GG, c'est la panique. Autorités civiles et militaires craignent que cette foule n'envahisse le Gouvernement Général. Les généraux Massu et Salan sont dans l'expectative.

Alger, journée des barricades - Lagaillarde investit le GG.

A la tête des étudiants, Lagaillarde en tenue léopard, bien qu'il ne fût pas militaire, exhorte la foule. Devant le monument aux morts, il clame : « Êtes-vous prêts à lutter pour l'Algérie française » ? Une clameur gigantesque lui répondit. Les filles n'étaient pas les dernières, déchaînées, mais si jolies...

Lagaillarde apparaît au balcon du GG. Un camion militaire conduit par un manifestant enfonce la grille. La foule se rue, envahit le GG et saccage les bureaux.

Finalement, sous la pression populaire, le général Massu dut intervenir en s'emparant d'un micro, pour annoncer la constitution d'un « comité de salut public » qu'il présidait.

Delbecque qui œuvrait pour le général de Gaulle, lançait son nom chaque fois qu'il en avait l'opportunité, parvenant ainsi à le faire acclamer.

Le 15 mai la foule est toujours là et Salan d'abord réticent, réclame de Gaulle.

Le général prend alors la parole à Colombey : « Je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République » ! dit-il en substance. Il vient ensuite à Paris et tient une conférence de presse.

Au fil des mois, la politique du général s'infléchissait vers toujours plus d'autonomie. Les pieds-noirs s'inquiétaient.

Par étape, le général semblait préparer l'opinion, tandis que sa politique évoluait toujours plus, jusqu'à ce qu'il évoque « l'Algérie algérienne ». Se croyant trahis, les militaires s'inquiétèrent et fomentèrent un soulèvement. Plusieurs généraux et colonels étaient acquis à leur cause. La situation devenait de plus en plus insaisissable et tendue.

A Paris le pouvoir vacille.

Nous gagnons la capitale où tout peut arriver.

Les CRS y entrent pour la toute première fois.

A Marseille, je suis les événements avec la passion que l'on devine. Je suis d'instinct et par le cœur « Algérie française ». Il est tellement difficile d'admettre que l'on pourrait perdre ce si beau territoire

Mis en alerte compte tenu de ce qui se passait à Alger, nous sommes envoyés à Paris à bord de Bréguets deux ponts, avec de nombreuses autres compagnies.



Lorsque de Gaulle vient faire sa conférence de presse dans la capitale, on nous a positionnés sur le champ de Mars. C'était la première fois que les CRS entraient dans Paris. Nous étions cantonnés aux Gobelins, à la Porte d'Italie. Devant notre cantonnement des filles qui voyaient des CRS pour la première fois, allaient et venaient et des idylles se nouèrent. Je me souviens en particulier de l'une d'elles, une superbe brune qui était la femme d'un policier parisien...

Le ministre de l'intérieur vient nous saluer au Champ de Mars.

Nous stationnions durant des heures au pied des cars de brigade, au champ de Mars, quand soudain est arrivé une traction noire escortée par des motards. Nous l'avons reconnu, grand et mince, dans son costume noir. Jules Moch le ministre de l'intérieur, venait nous encourager. Il était connu de tous, comme étant proche des policiers. Les CRS l'avaient d'ailleurs honoré, en le nommant sous-brigadier des CRS, ce qui pour un chef est un honneur insigne, plus marquant encore qu'une décoration.

L'Algérie est coupée de la France ! La Corse se soulève !
Le gouvernement craint que le mouvement ne gagne le midi.
Nous rentrons précipitamment à Marseille !

Les autorités craignent une action des paras sur Marseille. Nous sommes quelques copains et moi à la terrasse d'un bar des Gobelins et discutons avec quelques filles et la superbe brune, mariée à un policier de la PP, quand on vient nous chercher en catastrophe.

Nous rentrons précipitamment à Marseille, à bord d'un super Constellation, dont on a fait débarquer les passagers ! Nous nous attendons à tout et craignons même d'être interceptés par les paras à Marignane, mais il n'en fut rien. Nous étions tous à observer par les hublots en nous posant.

Le président Coty fait appel à de Gaulle.

Fatigué par plusieurs nuits de veille le vieux Président Coty a rédigé un message où il déclare que devant les périls qui menacent les Français, il décidait de se tourner vers le plus illustre d'entre eux.

Pendant ce temps en Algérie
De Gaulle revenu au pouvoir, y effectue son premier voyage.

Le 4 juin 1958 il effectua son premier voyage en Algérie où il harangue la foule en clamant « Je vous ai compris » ! Ajoutant qu'il voyait « une France allant de Dunkerque à Tamanrasset ». C'était la liesse populaire. Tous allaient hélas déchanter.

1958 Notre compagnie part à Lodève dans le Gard,
pour garder des Algériens assignés à résidence.

Nous nous sommes rendus en déplacement à l'Ardoise près de Lodève, afin d'assurer la garde de plusieurs centaines d'Algériens assignés à résidence. Le camp, pas très éloigné du village, se situait en rase campagne. C'était assez déprimant. Rien à voir dans les environs..

Des barbelés entouraient le camp où étaient alignés plusieurs baraquements et des miradors étaient disposés en des points stratégiques. Entre ceux-ci, étaient dressées des guérites, servant aussi aux gardes statiques.

Dans la journée, nous regardions les matchs de foot qu'organisaient les assignés entre eux. Cela donnait lieu chaque fois à un petit cérémonial au cours duquel ils chantaient l'hymne algérien en montant leur drapeau. Sachant qu'il y avait eu quelques évasions, nos gradés, en particulier les brigadiers Desquerres et Ramès imaginèrent un stratagème, impliquant deux ou trois gardiens dont j'étais. Il fut convenu qu'autour de 22 heures, l'un de nous tirerait deux rafales de PM MAT 49, après avoir lancé les sommations : « Halte police » ! Comme on le ferait pour une tentative d'évasion. Personne d'autre n'étant au courant, mis à part certainement le commandant, cela ne manqua pas de mettre le camp en émoi. On procéda à des vérifications dans les baraquements, puis le service reprit son cours.

Durant les 45 jours que nous sommes restés là-bas, notre compagnie n'a enregistré aucune tentative d'évasion. C'était le but recherché.

Quand j'étais libre, j'allais courir sur les falaises dominant le village. Il faisait chaud et ça sentait bon le thym et le romarin, si présents dans ces sites ensoleillés où la vie était rythmée par la stridulation des cigales. Alors que je courrais un certain jour, en suivant un sentier à flanc de colline, j'ai réalisé trop tard, que je posais le pied droit à l'extrême bordure d'un aplomb d'une bonne trentaine de mètres, que me cachait la végétation de bordure. Quelques cinq centimètres plus à droite et j'allais m'abîmer en contre bas sur les rochers. La vie tient parfois à peu de chose. Interrompant ma course, je me suis approché, pour bien me pénétrer de ce qui aurait pu se passer.

Garde des assignés à résidence au plateau du Larzac.
Novembre et décembre 1959

Nous nous y sommes rendus en convoi depuis Marseille. Sur place, nous sommes cantonnés dans une ancienne caserne, près de village de La Cavalerie. Il fait très froid. Le village est gris et triste et l'environnement sans le moindre attrait. D'emblée nous avons compris que les gardes statiques seraient pénibles à assurer en raison du climat.

Les assignés étaient détenus dans deux parties du camp sensiblement parallèles. On comptait quinze baraquements dans chacune d'elles. Les assignés Algériens y étaient très nombreux. Ainsi que nous l'avions prévu, la garde s'avérait très pénible en raison d'un gel intense. L'intensification du froid au mois de décembre et les chutes de neige, n'arrangeaient rien. Nous sommes partis au village, pour acheter des bottes en caoutchouc que nous chaussions, en ayant préalablement enfilé des chaussettes de laine et des chaussons de feutre.

Les relèves s'effectuaient toutes les deux heures et il arrivait que nous n'ayons parfois que deux heures de repos, au lieu de quatre en temps ordinaire, entre deux factions.

Le village n'était pas très éloigné, mais il n'y avait strictement rien à voir. A l'orée, se trouvait un estaminet douteux, une sorte de vieille ferme noire et basse, que tenait une vieille

femme, assistée par une jeune blonde qui se trouvait manifestement là, pour appâter les quelque cent quatre vingt CRS, comme un réverbère attirerait les moucheron. Approcher du zinc, relevait de l'exploit. C'était sombre, triste et d'un autre temps.

En prévision des championnats de cross, nous devions nous entraîner. Afin de conserver toutes nos chances d'y bien figurer, le commandant ordonna de nous servir une double ration de viande à chaque repas et de nous dispenser des gardes de nuit. Un sacré privilège. Il fallait voir les regards concupiscent des collègues, prenant leur repas aux tables voisines de la nôtre et les railleries qui s'ensuivaient...

Un jour, par section, le commandant nous a autorisés à aller visiter les caves de Roquefort. Nous nous y sommes rendus en passant par Millau. Ce fut très intéressant. La visite portait sur les caves « Société » qu'un employé nous commenta.

CINQUIEME DÉPLACEMENT A ALGER, DU 19 JUIN AU 03 JUILLET 1960

Nous sommes dépêchés en Algérie dans l'urgence, pour compenser des transferts d'effectifs nécessaires aux opérations de maintien de l'ordre qui s'intensifiaient. Nous y partons à bord de Bréguet 2 ponts. A notre arrivée, on nous a cantonnés dans un hangar du port, dans des conditions assez précaires. Nos dortoirs sont séparés par des cloisons d'isorel, après lesquelles nous pendions nos affaires. Parfois, de mauvais plaisants qui se trouvaient de l'autre côté, donnaient un coup de pied contre la cloison, qui provoquait la chute des objets qui étaient rangés de l'autre côté. Il fallait voir la rage des victimes.



Nos missions consistaient comme lors des déplacements précédents, à effectuer des patrouilles en ville.

Quand nous patrouillions sur la place du gouvernement au bas de la casbah, nous pouvions voir ces jeunes filles quitter leur quartier pour gagner le centre ville, revêtues du haïk blanc et portant le voile. Arrivées au bas de la casbah, elles filaient à l'écart, pour ôter leur vêtement traditionnel qu'elles roulaient en boule, avant de poursuivre leur route vers le centre ville, vêtues à l'européenne. Le soir, elles appliquaient le processus inverse.

Notre réfectoire côtoyait à bout touchant, une cloison d'isorel nous séparant de la morgue où l'on entreposait les cercueils des militaires tués au combat. Il était visible que les autorités et les médias minoraient le nombre de morts pour ne pas choquer l'opinion. Derrière la cloison, des équipes mettaient les morts dans les cercueils zingués qu'ils soudaient, en fixant une sorte de filtre. Nous sentions les odeurs dégagées par les soudures. Ce n'était pas fait pour remonter le moral.

Le plan Challe avait porté un coup mortel aux wilayas qui avaient reçu l'ordre d'éclater et de survivre comme elles pourraient. Plus aucune wilaya n'avait les moyens ni en hommes ni en armes de faire face à l'offensive généralisée.

Après des tractations tenues secrètes, des rencontres s'organisèrent entre des émissaires de Gaulle et ceux du FLN, en vue d'un cessez le feu qui sauverait les apparences.

Une rencontre fut programmée à Paris avec le général de Gaulle.

Le général Challe dont le plan venait de mettre à mal la l'ensemble des maquis du FLN reprenait espoir. Rien n'était donc perdu ! L'Algérie pourrait rester française... Il fallait pour cela, obtenir l'accord de toutes les wilayas.

Le 2 juin tout était réglé. Des émissaires de la wilaya 4 étaient attendus à Paris.

A 22 heures le 10 juin, les trois représentants de la wilaya 4 entrèrent dans le bureau du président de la République. Ils le saluèrent militairement. Ils se mirent d'accord sur un cessez le feu et une intégration de tous les combattants dans l'armée française. Tout serait fait pour que ça n'ait pas l'air d'une reddition.

Dans une allocution télévisée qui suivit, de Gaulle en appela à « la paix des braves » !

De retour de Paris, les trois émissaires arabes partirent rencontrer successivement les chefs des autres wilayas. En route pour la Kabylie, Si Mohamed et Si Salah allèrent au rendez-vous que leur avait fixé par le chef de la wilaya 5. Quand ils furent en sa présence, ce dernier les braqua avec un pistolet.

« Tu es notre prisonnier » dit-il à Si Mohamed. Raconte-nous l'Elysée »...

Sur le coran ils se rétractèrent et durent jurer fidélité à la révolution.

L'occasion d'un cessez le feu était manquée ! La guerre d'Algérie allait se poursuivre, pendant encore deux années.

Un soir, alors que la nuit était avancée, une explosion se produisit dans la chambre. Aussitôt après, des cris fusèrent : « Je suis mort » ! Je suis mort » ! Hurlait quelqu'un du fond de son désespoir. En une fraction de seconde, tout le monde avait sauté de son lit et empoigné son MAT 49, prêts à défendre leur peau. Les gémissements continuaient : « Je saigne » ! « Aidez moi » !

Comme il ne se produisait aucun remue ménage dans l'obscurité, quelqu'un qui se trouvait près de l'interrupteur l'actionna. Le blessé geignait toujours. En position de tir, le PM à la main, chacun cherchait à repérer le ou les agresseurs. Rien

Effarés, on aperçut alors assis sur son lit, la victime, dont le visage était ensanglanté. Allant lui porter secours, on constata alors qu'il gémissait toujours qu'il avait le visage enduit de matière cervicale. Et puis, quelque chose attira l'attention de ses voisins de lit, qui eurent alors la révélation de ce qui s'était passé. C'était un pot de confiture qu'il avait ramené de métropole, qui venait d'exploser. Comme il était placé sur l'étagère au-dessus de son lit, le contenu avait dégouliné sur son visage. En fait, il n'avait rien, mais en entendant l'explosion et en sentant qu'il avait le visage poisseux, il avait cru avoir été atteint par un projectile. Cela donna lieu bien sûr, à une franche rigolade. L'humour ne perdait jamais ses droits dans nos unités. On rigolait quand même souvent

Le 3 juillet 1960, nous réembarquions pour Marseille.

Sur le coup, nous n'avions pas compris ce qui avait motivé notre déplacement urgent à Alger. Avec le recul, cela s'expliquait par la négociation secrète, dont le résultat aurait pu générer des troubles graves.

Rappelé en France, le général Salan se morfondait. Il se considérait trahi par de Gaulle. Dans une conférence de presse du mois d'octobre 1960 il déclarait la guerre au Président de la République. Quittant clandestinement la France pour l'Espagne, il était bien décidé à poursuivre la lutte en Algérie. Il préparait déjà le putsch des généraux.

Retour à Marseille.

Pendant ce temps en Algérie

Le 8 décembre 1960 de Gaulle arrive en Algérie pour trois jours. Il visite Aïn Témouchen et Orléansville et réside à Alger Situation insurrectionnelle.

A Alger les rues étaient désertes. La grève générale était décrétée Par groupes beaucoup de jeunes gens se dirigeaient vers la ville. Ils étaient chargés de pierres et de boulons qu'ils transportaient dans des musettes. A l'aube gendarmes et CRS avaient quadrillé la ville. Des automitrailleuses étaient postées sur le plateau des Glières. Au fil des heures la tension montait.

« En avant crient certains et tant pis si on doit mourir » !

Ce 9 décembre l'ennemi était là, casqué et botté. C'étaient les CRS et les gendarmes, les représentants d'un pouvoir détesté. Chaque projectile qui serait lancés sur les CRS et les gendarmes hais par-dessus tout, le serait aussi, contre le délégué général et plus encore contre de Gaulle.

A Aïn Témouchen, de Gaulle était face aux pieds noirs hostiles qui arborent leurs pancartes « Algérie Française », et face aussi aux arabes massés derrière eux et qui criaient « Vive de Gaulle » ! « Algérie Algérienne » !

Bravant la foule des premiers rangs hostile, de Gaulle la traversa pour se diriger vers les musulmans qui exultaient. Il touchait des mains et les arabes hurlent « Algérie Algérienne » !... "Vive de Gaulle !".

A Orléansville où l'on craignait un attentat contre le général, c'était la même ambiance.

A Alger, arrivant de tous les côtés, les arabes déferlaient vers le centre ville sans s'être concertés. C'est la première fois. « Yahia de Gaulle » ! « Algérie Algérienne » !

A la hâte, les gendarmes et les CRS s'interposèrent entre les quartiers arabes et européens. Ils étaient insultés par les pieds noirs qui voulaient affronter les arabes. Par contre, ils applaudissaient les paras venus en renfort, en leur criant: « Sauvez-nous contre les arabes » !

Des fusillades sporadiques éclataient. L'anarchie menaçait.

Les heurts étaient violent et la riposte tout aussi rude. Les gaz dispersèrent la foule. A 13 heures les combats cessaient.

Un référendum était envisagé. Il s'est déroulé le 8 janvier 1961.

Le oui à l'émancipation était franc et massif en métropole ainsi que dans le bled.

Seules les villes algériennes avaient voté non à 72%.

Le général de gaulle qui avait obtenu les pleins pouvoirs, se préparait à installer l'exécutif algérien.

22 avril 1961. Le putsch des généraux.

L'OAS apparaît au grand jour. Des CRS se mutinent.

Le samedi 22 avril 1961, Alger s'éveille. Pas un nuage. La journée serait ensoleillée. Les premiers levés rapportaient aux autres, la bonne nouvelle. On allumait la radio. Seulement de la musique militaire... C'est bon signe. Quand soudain une voix annonça :

« Le général Challe vous parle » !...

L'armée est au pouvoir ! Voilà que se réalisait ce que tout le monde attendait. Des

voitures bardées de drapeaux sillonnaient la ville, en diffusant au haut parler, l'ordre putschistes.

Les généraux Challes, Salan, Zeller et Jouhaud se félicitaient. Alger était tombé. Tous les centres vitaux de la capitale étaient entre les mains des paras rebelles. La radio et la télévision passaient aussi aux insurgés. A Marseille, nous écoutions les émeutiers sur radio Alger.

De métropole, nous suivions les événements heure par heure. Nous vivions une époque extraordinaire !

Je suis personnellement terriblement partagé entre mon profond attachement à l'Algérie et ma grande admiration pour le général de Gaulle. Je me disais que s'il avait choisi la voie de l'émancipation, c'était parce qu'il avait de solides raisons politiques de le faire. Je mesurais aussi, qu'il était pratiquement impossible de renverser le cours des choses, avec un million d'européens en Algérie contre 9 millions d'arabes et de kabyles. Dès lors, je me suis fait à l'idée que tout était perdu. Mais la résistance de certains généraux et des troupes qui les suivaient me fascinait. Qu'aurai je fait si j'avais été à leur place ?... Assurément pareil qu'eux ! Ils avaient la foi et quand bien même étaient-ils dans l'erreur, je me disais que leur folle action ne pouvait pas être dirigée contre la France. Il y avait chez eux, un patriotisme exacerbé par un terrible désespoir.

La ville d'Alger était radieuse. Tous les balcons étaient pavoisés aux couleurs de la France.

Le sigle OAS inconnu jusque là, apparaît tout à coup sur les murs d'Alger.

L'OAS (organisation de l'armée secrète) révéla alors sa présence au grand jour. La population musulmane était inquiète. Le mouvement au sein duquel se trouvaient de nombreux militaires, était tout puissant. Il s'arrogeait le droit de vie et de mort.

La guerre civile pointait son sale visage.

En Algérie, c'est la débâcle.

Les généraux félons se rendent ou s'enfuient.

Le mardi 25 avril. 1961 au matin, le général Challes ne put que constater la débâcle. Personne n'obéissait plus à personne.

A midi il prit seul sa décision. Il allait se rendre, tandis que les généraux Jouhaud et Salan rejoignaient l'OAS. Zeller qui s'estimait trop vieux à soixante trois ans, se rendit quelques jours plus tard, à condition d'être escorté vers Paris par deux officiers et non par des policiers. On le lui accorda.

Le général Salan entra quant à lui en résistance en prenant la tête de l'OAS. Il ordonna : « Ouverture systématique du feu sur les unités de la gendarmerie mobile et les CRS. Emploi généralisé des bouteilles explosives pendant les déplacements de jour et de nuit ».

Les forces loyalistes reprennent radio Alger

Le 25 mai 1961 à 23h, sur mon transistor, j'écoutais radio Alger aux mains des insurgés. Le capitaine Sergent tentait de soulever la population. Soudain, j'ai entendu des bruits anormaux et le speaker affolé qui annonçait d'une voix dramatique et haletante : « Population d'Alger, rendez-vous immédiatement au forum, pour empêcher la trahison de l'emporter »...Il y eut un fort remue ménage. Les bruits s'accrochèrent, puis plus rien que de la musique, avant qu'une voix n'annonce : « Ici France V ! Nous reprenons le cours normal de nos émissions » ! La radio revenait au pouvoir légal.

L'OAS se déchaîne

L'OAS posait des bombes partout et perpétrait de nombreux attentats et assassinats. L'hostilité des pieds-noirs se cristallisait sur les gendarmes mobiles, les CRS et les appelés métropolitains chargés du maintien de l'ordre à Alger. Le 3 mai dans un tract il annonçait que « la guerre commençait ». Une grande armée clandestine s'organisait.

19 charges de plastic explosaient à Alger le 19 mai 1961.

Le 8 juillet, l'armée commençait à rentrer du bled. Peu à peu, elle se désengageait.

Arrestation de l'ex général Salan

Le 19 avril, l'ex général Salan que l'on était parvenu à situer, fut arrêté en plein Alger dans un appartement. Il s'était fait teindre les cheveux et avait laissé pousser sa moustache. Il fut incarcéré à Fresne. De sa prison il appela à la fin des hostilités et à la concorde. Trop tard ! L'irréparable était accompli !

Les autorités civiles et militaires de l'oranais qui se trouvaient à Tlemcen, avaient emmenés avec eux trois compagnies de CRS dont deux composées de pieds noirs, se mutinèrent.

A Paris - Allocution dramatique du premier ministre Michel Debré.

Le 22 avril 1961 à 23h45 j'étais devant la TV, quand on annonça le premier ministre. Michel Debré apparut alors, pâle, hâve, mal rasé et en proie à une vive inquiétude. Il s'adressa à la population.

« Des avions sont prêts à lancer ou à déposer des parachutistes sur divers aérodromes, afin de préparer une prise de pouvoir »

Ce fut un choc pour la population. La dramatisation joua à plein.

« Dès que les sirènes retentiront poursuivait-il, allez à pied ou en voiture, convaincre les soldats trompés, de leur lourde erreur ».

A Beauvau au ministère de l'intérieur, des centaines de volontaires se présentèrent et réclamèrent des armes pour sauver la République. « Des armes pour le peuple » réclamaient aussi les syndicats.

A Marseille, nous sommes consignés au cantonnement.

En France : 23 Avril 61, de Gaulle parle à la télévision.

La magie opère !

Le dimanche soir 23 avril 1961, toute la population était massée devant les postes de TV. En Algérie, tous les appelés se branchaient sur radio Monte-Carlo. Ils étaient 500 000 à l'écoute. De Gaulle, buste droit, est apparu en uniforme de général. Le ton qu'il employait, était grave et solennel. D'emblée le ton était donné.

« Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamiento militaire !

« Ce pouvoir a une apparence : Un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers partisans, ambitieux et fanatiques...

«Au nom de la France, j'ordonne que tous les moyens, je dis bien tous les moyens, soient employés pour barrer partout la route à ces hommes-là, en attendant de les réduire » !

Il devait conclure : « Françaises, Français, voyez où risque d'aller la France, par rapport à ce qu'elle était en train de devenir.

Françaises ! Français ! aidez-moi » !

Les 500 000 militaires qui étaient à l'écoute de leurs transistors basculèrent. L'effet fut

immédiat et la magie opéra. Le général reprenait la main. Les militaires appelés restaient fidèles à de Gaulle.

« Les accords d'Evian »
Ma compagnie part pour la Savoie.

A la fin du mois de mai 1961, nous sommes partis de Marseille pour Evian où devaient se rencontrer les plénipotentiaires du FLN et les représentants du gouvernement.

Notre cantonnement en pleine verdure, se situait au bord du magnifique lac Léman. Notre mission et celle des autres unités CRS qui étaient engagées, consistait à boucler la zone.

Par-dessus les arbres nous apercevions la noria des hélicoptères alouette. Les émissaires du FLN qui comptait une trentaine de personnes se posaient en bordure du lac, près de l'hôtel du Parc où les attendait Krim Belcacem le petit berger de Kabylie. C'est lui qui allait négocier pour le FLN.

A l'exception de quelques journalistes tenus à bonne distance par des CRS vigilants, on n'apercevait pas âme qui vive. Evian vivait en état de siège !

A tour de rôle, quand nous étions en repos, nous partions comme ce 19 mai 1961, visiter Genève où j'achetais une montre à Alain, ainsi que du chocolat Suisse. Une autre fois, nous sommes allés à Lausanne et avons ensuite rejoint Evian par bateau. Une autre fois, nous avons visité Zurich. De belles balades. C'était le printemps. La nature explosait. Le bord du lac était verdoyant, agréable et paisible.

La conférence s'est achevée sans accord, après 24 jours de négociations. Elle devait reprendre plus tard.

En Algérie, on entrait alors, dans le cycle infernal de la violence.

**SIXIEME ET DERNIER DÉPLACEMENT EN ALGÉRIE,
DU 20 JUILLET 1961 AU 1 OCTOBRE 1961, QUELQUE SEPT MOIS AVANT
L'INDÉPENDANCE. L'OAS POURSUIT ET INTENSIFIE SES
EXACTIONS ! C'EST LE CHAOS**

L'ambiance à Alger était détestable. Il était visible que tout partait à vau l'eau. L'OAS qui n'avait plus rien à perdre, intensifiait les attentats. La ville était à sa merci, avec la complicité de toute une population qui ne comprenait pas et qui ne voulait pas y croire. Elle s'accrochait par tous les moyens.

Alors que nous nous installons à l'Hydrobase dans le port, les délégations algérienne et française se rencontraient une nouvelle fois à Lugrin.

« L'OAS frappe où elle veut et quand elle veut » ! Affichait l'organisation de l'armée secrète. Les missions de maintien de l'ordre dans un tel climat, s'avéraient périlleuses. Les tracts redonnaient du courage aux européens

C'est dire si nous étions haïs, détestés, méprisés et honnis !

Quand il nous arrivait de mettre à disposition un individu au commissariat central d'Alger, les gradés et gardiens nous manifestaient leur hostilité, en crachant pas terre à nos pieds. Sur le mur du poste, la photo officielle du Président de la République était souillée. Au stylo gras, on l'avait affublé d'un sexe dans sa bouche. Leur haine était incommensurable. Elle sourdait à fleur de peau. C'était à la fois triste et déplorable. La police et les CRS locaux n'étaient plus fiables et il en fut ainsi jusqu'au bout. Il fallut dissoudre leurs unités et les fondre dans toutes les autres.

Salauds, fumiers, assassins ! Les insultes trouaient la nuit, alors que s'abattaient des projectiles divers depuis les balcons. Puis se déclenchait chaque soir, le tintamarre des

casserolés dans tout Alger. C'était indescriptible ! Impressionnant ! De chaque balcon, de chaque appartement, de tous les quartiers du centre et de la périphérie, en un même temps et à la même heure, tous les habitants, hommes femmes et enfants, frappaient sur le rythme de trois brèves et les deux longues, signifiant « Al-gé-rie- -Fran-çaise ! ... C'était comme un jeu et on pouvait même se procurer dans certains magasins, des automates frappant sur cette même cadence : Al-gé-rie--Fran-çaise ! Cela provoquait un tumulte indescriptible. Pendant ce temps, on patrouillait à trois et à pied, au milieu de ce tintamarre ponctué de jurons.

EN PATROUILLE, NOUS REPÉRONS LES POSEURS DE BOMBES

Au cours de nos patrouilles à pied à la tombée de la nuit, nous repérions aisément les poseurs de bombes à leur attitude. Il était exclu que nous les interpellions, sans risquer d'être agressés ou flingués depuis les balcons. Mieux valait donc fermer les yeux. C'était l'anarchie !

Un jour que nous rentrions d'une partie de baignade à Sidi Ferruch avec des copains, ce qui était assez inconscient de notre part, nous sommes passés en tramway devant un bar du centre ville qui venait d'être plastiqué. C'était la panique. Les blessés et les morts traînaient sur le sol, au milieu de mares de sang. Tout le monde courait et s'agitait.

Nous n'avons jamais cessé de profiter de nos repos et allions en ville ou sur les plages, le long de la côte ouest d'Alger. La tuerie n'était pas généralisée et pour quiconque aurait déambulé en ville, il n'aurait pas forcément éprouvé un quelconque sentiment d'insécurité, Alger vivait et les gens vaquaient à leurs occupations, comme si de rien n'était. Seul le couvre qui dura six ans, s'abattait comme une chape de plomb sur la ville.

EXPLOSION AU CINÉMA OÙ JE ME TROUVAIS AVEC DES COPAINS

Alors que je me trouvais avec deux copains dans un cinéma de la rue d'Isly, une déflagration de forte intensité nous a fortement secoués au début du film et la lumière s'est éteinte. Nous avons attendu dans l'obscurité qu'on la rétablisse. Une demi-heure plus tard, le film reprenait. Quand nous sommes ensuite sortis, nous avons eu la surprise de constater, que l'explosion avait détruit la devanture du cinéma.

Le climat était détestable et tout indiquait que ça finirait mal. S'accrochant au sol, à cette Algérie qu'ils n'envisageaient pas d'abandonner, les membres de l'OAS redoublaient de violence, comme pour tenter de renverser une situation désespérée. Des bombes explosaient tous les soirs. Alger était en état de siège !

L'échéance s'annonçait dramatique.

23 septembre 1961, une opération casserole comme il n'y en eut jamais auparavant, se prolongea sans aucune pause pendant plus de cinq heures. Il suffit d'imaginer des centaines de milliers de gens frappant en même temps et sur un même rythme, sur des ustensiles divers, tels que bassines, taies, casseroles... La capitale retentissait d'un bruit énorme. C'était impressionnant !

L'ANARCHIE S'INSTALLE.

Ce fut au mois de septembre que l'autorité civile quitta Alger pour le Rocher-Noir.

La ville était quasiment aux mains de l'OAS. Nous redoublions de vigilance.

Le FLN décida d'intervenir le 20 août 1961, pour asseoir sa présence en ville et pour paniquer la population européenne. Ses membres posèrent quatre bombes qui firent des victimes. Des personnes connues comme faisant partie de l'OAS étaient abattues. La mort rodait à chaque coin de rue.

Alger devenait un enfer. Les « Delta » commandos de l'OAS, tuaient avec une parfaite inconscience. On leur disait tue, ils tuaient !

GENDARMES ET CRS AUX AVANT POSTES.

Pour éviter ces crimes affreux, le commandant en chef des forces armées; le général Ailleret, fit intervenir dans un premier temps les gendarmes et les CRS, arguant que bien qu'ils aient durement payé, ils avaient l'habitude du combat de rue et gardaient leur sang-froid.

NOUS QUITTONS DÉFINITIVEMENT L'ALGERIE. POUR MARSEILLE, QUELQUES MOIS AVANT L'INDÉPENDANCE.

Nous avons embarqué pour Marseille le 1^o octobre 1961, en laissant derrière nous, sans doute pour toujours, cette belle terre d'Algérie que nous portions dans notre cœur et qu'il paraissait finalement inévitable, mais aussi hélas, raisonnable d'abandonner. L'insurrection des européens derrière l'OAS, gâcha probablement les chances d'une cohabitation des deux communautés. Quand la haine s'ajoute à la haine, plus rien n'est dès lors possible.

Au cours de mes six déplacements effectués là-bas avec la CRS 165 de Marseille, j'y ai séjourné 441 jours, durant les sept années de guerre.

MARSEILLE

Naissance de Gilles à Marseille.

Le 30 janvier 1962, alors qu'il neigeait sur Marseille, Gilles mon troisième enfant naissait à la clinique Longchamp à Marseille. Ma belle mère était venue à cette occasion et j'étais avec elle quand se produisit l'accouchement auquel j'assistais. Je me souviens que le spécialiste tenait Gilles par les pieds pour le faire vagir. Je vis alors que c'était un garçon et en étais heureux. Ouf ! Il était le bienvenu après deux filles.

Avec la compagnie de Marseille, j'effectue des déplacements à l'occasion des visites du général de Gaulle dans certaines villes.

Nous avons effectué des services d'ordre à Dijon, puis à Tarbes une autre fois. Dans cette dernière ville, nous avons pour la première et unique fois mis en place un jalonnement de compagnie le long d'une grande artère avec un seul commandement au départ. Les quatre sections se suivant, déposaient un gardien à égale distance, jusqu'au dernier. Mon beau père un ancien gendarme qui y assistait, fut impressionné par cette prouesse.

Manifestations paysannes. Déplacement dans le lot, l'Ardèche et la Creuse.

Nous n'eûmes pas à intervenir. Nous nous déplaçons de ville en ville et en profitons pour visiter ces régions. Je me souviens être passé devant « l'auberge rouge de Peyrolle », où les tenanciers trucidèrent les riches clients.

Pendant ce temps, en Algérie : Arrestation du général Jouhaud chef adjoint de l'OAS.

Avril 1962. Grâce à un renseignement venant de Paris, des membres de l'OAS appréhendés avaient indiqué que l'on aurait vu le général Jouhaud chef OAS de l'Oranais, dans un immeuble face à la mer. On monta aussitôt après une vaste opération autour de ces buildings.

Il fut reconnu par un CRS de la compagnie de Roanne, lors de la visite d'un appartement. Ayant eu un doute, il en avait fait part à son chef. Revenant sur leurs pas, ils interpellèrent la personne suspecte qui admit être le général Jouhaud.

Je fis sa connaissance de ce policier quand je rejoignis la compagnie de Roanne où j'allais être affecté dans les semaines qui allaient suivre. L'ex général Jouhaud fut emprisonné à la Santé.

Les assassinats se multipliaient. Le 22 février l'OAS avait tué 23 fois. Le 26, dix musulmans tombaient dans un rayon de 500 mètres au cœur d'Alger.

Déplorant cette tuerie aveugle, le colonel Buis déclarait :
« Quand on porte une indépendance sur les fonds baptismaux, de bon ou de mauvais gré, il faut mettre tout en œuvre pour qu'elle réussisse. A moins d'être un imbécile » !

Beaucoup de chefs responsables préparaient les conditions d'une coopération avec le secret espoir d'être suivis par une majorité de pieds-noirs qui pourraient avoir dès lors toutes les chances de rester. Mais il était bien tard !

Le 8 avril 1962, Degueldre le terrible chef des commandos Delta a été arrêté par l'armée

17 JUIN 1962 À 19H55, LA GUERRE D'ALGÉRIE PRENAIT FIN

Ce fut alors l'exode, l'amertume, la fin d'une époque, le commencement d'une autre ?... Oui, sans doute, mais loin de là-bas, loin de leur Algérie de toujours...

Vendant ce qu'ils pouvaient à des prix dérisoires, les pieds-noirs en venaient aussi à brûler au milieu de la rue, tout ce qu'ils ne pourraient emporter. Plus de souvenirs ...Rien... Jamais ! Plus jamais... Les magasins fermèrent et les entreprises furent désertées. Au mois de mai 1962, 100 000 européens avaient déjà quitté l'Algérie. En trois mois, plus de 300 000 suivirent.

Se massant à la proue des navires qui s'éloignaient des côtes, ils regardaient une ultime fois Alger la blanche qui resplendissait sous un soleil d'été qui leur parut être plus radieux qu'à l'ordinaire, ce qui ajoutait à leur torture morale.

Ils restèrent ainsi des heures à observer cette côte qui s'estompait et cette terre qui avait été aussi la leur et dont le souvenir n'allait cesser de leur tarauder l'âme leur vie durant. La guerre d'Algérie s'achevait dans le drame !